

Pour la liste des ouvrages publiés depuis 1931, consulter le tome CXXI (n° 1 de la nouvelle série trimestrielle).

Nouvelle série (Janvier 1946)

Tome CXXI de la Série Générale.

Un héros de la Pensée : Auguste Lumière et son œuvre (Le problème de la tuberculose devant l'opinion), par Gérard de Lacaze-Duthiers.

1 vol..... 75 fr.

Tome CXXII (Avril 1946).

En marge des Dogmes, par Léonev.

1 vol..... 75 fr.

Tome CXXIII (Juillet 1946).

Souvenirs sur Han Ryner, suivis de *Pacifisme et Violence*, Préface de Georgette Ryner, par Hem Day.

1 vol..... 75 fr.

Pour paraître prochainement (en dehors de la collection) : *Scénario de Mauer (Des Etoiles du Ciel à celles de Montmartre)*, par Gérard de Lacaze-Duthiers. Résumé des 12 volumes de Mauer : *Un homme préhistorique dans la société actuelle (Les origines; Le monde avant Mauer; Le monde du temps de Mauer; Le monde après Mauer; Le rêve de Mauer ou Mauer à Paris)* Important ouvrage scientifique, littéraire, humoristique, satirique, philosophique, abondamment illustré par Jossot, Louis Moreau, Félix Courché, Get, etc. Réservé aux souscripteurs (hors commerce). Prix : 250 francs (envoi compris). En vente chez l'auteur, 113, rue Monge, Paris (V°). Compte courant postal : 1440-18 Paris.

Imp. L. Labrunie, Pamiers

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARTISTOCRATIE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

CXXIII

HEM DAY

SOUVENIRS SUR HAN RYNER

SUIVIS DE

PACIFISME ET VIOLENCE

Préface de Georgette RYNER



LES AMIS DE L'ARTISTOCRATIE

PARIS

1946

HEM DAY

SOUVENIRS SUR HAN RYNER suivis de Pacifisme et Violence

Prix : 76 fr.

Bibliothèque de l'Artistocratie

(Onzième année)

Publication trimestrielle hors commerce réservée
aux « Amis de l'Artistocratie », fondée et dirigée par
Gérard de Lacaze-Duthiers.

*« L'Artistocratie consiste,
pour chaque individu, à faire
de sa vie une œuvre d'art
libre et désintéressée, au-dessus
de toutes les limitations et de
tous les partis. »*

A NOS LECTEURS

La « Bibliothèque de l'Artistocratie » (ne pas lire aristocratie) — en sommeil depuis 1940 — reprend sa marche en avant, plus fidèle que jamais à son programme d'avant-guerre (lutte contre la « médiocratie » sous toutes ses formes : politique, économique, morale, sociale, intellectuelle, littéraire, artistique, scientifique, etc.). S'inspirant d'un large éclectisme, elle publiera des ouvrages dus aux meilleurs écrivains de pensée libre (philosophie, roman, théâtre, essais, critique, histoire, préhistoire, esthétique, biologie, etc.).

N. B. — N'ayant point de fil à la patte, la « Bibliothèque de l'Artistocratie » compte sur la bonne volonté de ses lecteurs pour aider à sa diffusion. C'est pourquoi il est indispensable de constituer dans chacune de nos provinces des groupes autonomes d'« Amis de l'Artistocratie » des-

SOUVENIRS SUR HAN RYNER

suivis de

PACIFISME ET VIOLENCE

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions « Pensée et Action », Bruxelles.

La Véritable et Intime Pensée de F. Ferrer. — Aperçu de la question religieuse en Espagne. — Adieu à Einstein. — De l'Antimilitarisme à l'Anarchie. — Le Châtiment de Dieu. — Erich Mühsam. — La Stérilisation et le Point de vue anarchiste. — La Russie (U. R. S. S.) à la S. D. N. — Problèmes d'Espagne. — Le Capitalisme international devant l'Espagne révolutionnaire — Alerte ! Voici les Gaz. — Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi ?

Aux Editions de la Brochure mensuelle, Paris.

— Bakounine et sa confession.
— L'Espagne en marche (Histoire sociale de l'Espagne).
— Problèmes d'Espagne — (Fédéralisme, l'Eglise et le Fascisme).

Aux Editions du Cercle d'Etudes populaires, Nîmes.

Le Fascisme contre l'Intelligence (Franco contre Goya).

Bibliothèque de l'Artistocratie, Paris.

Erasmus préface de Han Ryner (épuisé).
Etienne de La Boétie (épuisé).

Pour paraître prochainement aux Editions de la Boëtie.

Poètes de circonstance :

Du Futurisme au Fascisme : le Cas Marinetti.
Du Surréalisme à la Résistance : le Cas Aragon.

Aux Editions « Pensée et Action ».

Subjectivisme et Individualisme chez Han Ryner.
Le National-Communisme.

En préparation :

Bibliographie de l'Anarchie. — Bibliographie de l'Objection de Conscience. — Trois Hommes récusent la Guerre : Multatuli, D. Nieuwenhuis, B. De Ligt. — En marge de la Philosophie : G. de Lacaze-Duthiers, L. Barbedette, G. Palante, Louis Prat, Renouvier, J.-H. Rosny. — Marx et Bakounine, étude philosophique. — L'Etat contre la Révolution. — La Révolution sans armée.

*Il a été tiré de cet ouvrage cinq cents exemplaires formant
l'édition originale.*

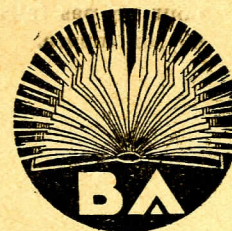
HEM DAY

SOUVENIRS SUR HAN RYNER

SUIVIS DE

PACIFISME ET VIOLENCE

Préface de Georgette RYNER



LES AMIS DE L'ARTISTOCRATIE

PARIS

JUILLET 1946

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.

Aux jeunes séduits par la beauté de l'idéal libérateur, je dédie ces pages d'affectueuses pensées comme un hommage rendu à celui qui fut pour moi un père spirituel et donna toute sa vie un rare exemple de simplicité, de dignité et de noblesse, empreinte d'une sagesse qu'ils pourront méditer en s'en inspirant sans jamais la copier pour ne pas faire injure à l'esprit de son œuvre.

Hem DAY.

PREFACE

La mode n'était pas encore aux initiales quand Marcel Dieu refusa d'être Dieu plus longtemps. Cet homme courageux qui ne recula jamais devant ses responsabilités craignit-il qu'on ne lui reprochât les crimes de son homonyme ? Ce pacifiste rougit-il d'un père qui se plut à créer des fils s'entre-déchirant et qui, un de ces prochains jours, pour charmer son ennui, s'amusera, ce globe sorti de ses mains, à le voir éclater ? La signature qu'il adopta, de nombreux articles l'ont fait connaître aux milieux syndicalistes, aux milieux anarchistes en France et en Belgique et de la vaillante revue qu'il dirige le titre : « Pensée et Action » dit le noble programme.

Aujourd'hui Hem Day nous offre des souvenirs sur Han Ryner qu'il nomme son père spirituel. L'âme illuminée par le rayonnement du sage, avec quel amour il présente l'homme, avec quelle admirative compréhension il commente l'œuvre ! Celui qui l'aïda à se réaliser il veut, dit-il, « mieux le faire connaître, mieux le faire aimer ».

Le non-conformiste, l'en-dehors qu'est Hem Day ne pouvait en effet qu'être attiré par « l'humeur inquiète », par l'anarchisme de Han Ryner. Leurs pacifismes sont frères et le respect de toutes les croyances devait les rapprocher. Hem Day admire l'homme de courage, l'écrivain sincère que fut toujours Han Ryner; Han Ryner n'admirait-il pas

l'objecteur qui, pour rester fidèle à sa conscience, souffrit la prison ?

Cependant des problèmes se posent que ces grands individualistes résolvent chacun selon leur forte individualité : ce sont, toujours actuels, éternels pour mieux dire, les problèmes de la violence, de la guerre civile, de la révolution. Qui, mieux que Hem Day, l'objecteur de conscience emprisonné en 1933, qui pourtant en 1936 prit les armes et courut au secours de l'Espagne républicaine, pouvait exposer son point de vue en même temps que celui de l'auteur du « Sphinx rouge », du « Crime d'obéir », des « Pacificques ».

Aussi ce livre de souvenirs et de pensées profondes sera-t-il une joie pour tous ceux qui aiment Han Ryner, pour tous ceux qui en eux-mêmes entendent les angoissantes questions, en un mot pour tous ceux qui ont un cerveau et un cœur.

Georgette RYNER.

Que Georgette Ryner me permette d'apporter à son aimable préface une légère rectification. S'il est vrai que je fus emprisonné en 1933 comme objecteur de conscience, je n'ai point pris les armes en 1936 lors de mon séjour en Hibernie. Je ne courus point au secours de l'Espagne républicaine, j'essayai seulement dans la mesure de mes forces de prendre part à une révolution sociale qui malheureusement échoua peu de temps après, à cause de l'indignité de ses chefs et de la veulerie de ses troupes.

Que cette rectification n'enlève rien à l'amitié que j'ai pour Georgette Ryner. Son père eût été le premier à sourire de cette mise au point.

Hem DAY.

HAN RYNER

L'HOMME

Je le savais assez souffrant... Au début de décembre 1937, il s'excusait dans une lettre de son long retard apporté à me répondre en s'exprimant ainsi : « Paresse chez moi signifie toujours mauvais état de santé. Depuis trois mois, ce sont surtout mes yeux qui me gênent. »

Han Ryner n'est plus. Une brève information de presse, six lignes à peine, quelques mots hâtivement lancés à la radio entre deux communiqués mensongers : c'est ainsi que nous apprîmes que celui qui pour nous était la sagesse vivante même, était décédé en son modeste appartement sur les bords de la Seine au 38, quai des Célestins, à Paris.

Il m'avait trop appris à garder devant la mort cette sérénité magnifique qui animait toute la vie de sa pensée, pour qu'une douleur angoissante vînt me tenailler à l'annonce de sa fin.

Laissons là nos douleurs intérieures pour courir vers d'autres impérieux désirs qui nous sollicitent, ceux qui nous conseillent de mieux le faire connaître, de mieux le faire aimer par tous ceux qui ne l'ayant point approché, l'ayant à peine lu ou entendu, éprouveront cet irrésistible besoin de mieux le connaître afin de s'abreuver aux sour-

ces d'inspiration pleines d'un riche enseignement qu'il nous a offert dans une vie généreuse, toute de bonté, d'amour, qu'agrémentait une rare sagesse.

Si je l'avais, en une dédicace publique, salué comme mon père spirituel, c'est qu'à maintes reprises, au cours de ma vie, son œuvre m'avait « aidé pour le débrouillement de l'original chaos intérieur ». A ce sujet, dans une préface qu'il écrivait pour mon « Erasme », Han Ryner, mettant cependant les choses au point, disait :

« Qu'un naïf dogmatique n'aille pas s'imaginer que nous sommes d'accord en tout. Nous sommes d'accord au contraire, que père et fils doivent avoir chacun sa vie, sa pensée, son caractère indépendant; que répéter est une vertu de perroquet, non de l'homme; qu'imiter quel qu'un est aussi injurieux pour l'aîné ridiculement affublé du titre de « maître », que pour le cadet humilié du titre de « disciple ». Nous nous aimons dans nos livres « différences. Nous nous aimons d'être deux sincérités et « de réaliser chacun, sans se préoccuper de l'autre, plus « que des autres, son harmonie. »

De parents catalans, des environs de Perpignan, et non fils d'un père norvégien et d'une mère espagnole, comme le veut, on ne sait trop pourquoi, la légende entretenue par son pseudonyme, peut-être, Han Ryner; Ner Jacques-Elie-Henri-Ambroise est né à Nemours, en Algérie, le 7 décembre 1861.

Son père était employé aux postes à Millas, sa mère originaire de Thuir.

Le petit Ner a un mois à peine, quand son père est envoyé en France, à Montluçon (Allier). Sa famille y habitera jusqu'en 1865, ensuite, successivement. Il se voit transplanté avec les siens à Tarbes (Hautes-Pyrénées) jusqu'en 1870, puis à Rognac (Bouches-du-Rhône), sur les bords de

cet étang de Berre que, plus tard, il dépeignait si passionnément dans ce roman : « La Fille manquée ».

« Reber est une sorte d'oasis perdue dans un désert. Un canal et la petite rivière d'Arc lui apportent de l'eau, permettant à la vallée une grossière beauté verte et grasse, saine et banale. Mais des collines l'enserrent, sèches, rocheuses, exquises d'élégance maigre. Elles s'élèvent par gradins successifs, offrent, à des hauteurs diverses, de petits plateaux sur lesquels on se retourne pour un spectacle chaque fois plus vaste. Il donne, le spectacle de plus en plus généreux, une partie de l'étang; puis l'étang tout entier et ses admirables courbes; puis, au delà même de l'étang, l'infini de « la grande mer ». Plus on s'éloigne du petit coin fertile, plus on sent la beauté noble des grands espaces sans détail, plus l'esprit s'accorde au rythme des chênes nains qui moutonnent sur l'étendue des rocs dans la lumière blanche, s'accorde au rythme des vagues qui font de la mer sans bornes une harmonie dans le soleil. » (1)

Enfin, Henri Ner va en classe, à sept kilomètres de chez lui. Il lit sur la route les petits livres de la « Bibliothèque Nationale », à vingt centimes, qui ont fait, me disait-il lui-même, en partie son éducation. Pour se les procurer, notre jeune écolier économise un sou sur les dix centimes qu'il reçoit de son père pour le déjeuner de midi.

A quelque temps de là, Henri Ner commence ses études latines à Forcalquier, collège dirigé par l'abbé Saurin, et, me raconta sa fille, bien qu'en arrivant il ne sache pas un mot de latin, « à la fin de l'année il est classé premier, au bout de deux ans il en remontre à son maître, qui, à vrai dire, n'était pas latiniste ».

(1) Pages 43-44.

Henri Ner travaille avec ardeur, il obtient son baccalauréat et est dispensé ainsi d'être soldat. Il termine ensuite ses études au Lycée d'Aix-en-Provence, est reçu boursier de licence à la Faculté de cette même ville.

En 1882 Henri Ner est nommé professeur de seconde à Draguignan, puis successivement son humeur inquiète le conduit à Sisteron, à Gray, à Bourgoin, dans le département de l'Isère, pour enfin échouer à Nogent-le-Rotrou.

Mais entre temps, Henri Ner s'est fait recaler à la licence de philosophie. Il nous a conté la chose dans son livre : « Chair vaincue » non sans quelque talent. Cependant l'année suivante, pour avoir répondu à la même question dans un esprit semblable, il est reçu et félicité par l'examinateur.

Le conflit qui mettait aux prises le professeur de philosophie, « le père Testecave », et le candidat à la licence philosophique Léo Charade, que Henri Ner campe dans « Chair vaincue » porte sur la croyance en Dieu. Le père Testecave entend affirmer que se flatter « d'être un philosophe et ne point croire en Dieu, c'est se glorifier d'un titre de noblesse et le désavouer au même instant ». Ce à quoi le candidat philosophe répondra : « Non, le philosophe n'est pas un croyant, c'est un chercheur. » Et c'est ici qu'Henri Ner développe par personne interposée la thèse de l'athéisme, réfutant en un langage grave et précis la prétendue existence de Dieu.

« Tous ces prétendus arguments peuvent se ramener à deux classes : les uns donnent une réalité objective à des pensées purement subjectives et, de ce que nous avons une idée de Dieu, concluent à son existence, comme si de l'idée de la chimère nous tirions l'existence de la chimère. Les autres s'appuient sur le principe de causalité et veulent que Dieu soit la cause du monde. Mais ce principe de cau-

salité est-il absolu et faut-il le formuler ainsi : Tout a une cause ? En ce cas, il ne nous est pas permis de nous arrêter, il faut admettre une suite de causes à l'infini. Dieu ne sert alors de rien, il n'est qu'un être inutile qui vient s'ajouter aux autres causes sans nullement éclairer le mystère. Si vous croyez, au contraire, avec Aristote qu'il faut s'arrêter, c'est que le principe de causalité n'est pas absolu, que vous le limitez, et alors le mystère n'est pas plus grand en admettant que la cause première est la matière qu'en admettant que c'est un Dieu » (1).

Léo Charade en avait dit assez, le père Testecave savait ce qu'il lui restait à faire. Le candidat fut recalé par charité chrétienne, en vue d'une conversion probable.

Mais, nous dit Banville d'Hostel : « Avant qu'il fût question de « Chair vaincue » Ryner, qui n'était alors que Henri Ner, commençait d'écrire des romans empreints d'une observation aiguë et d'un jugement droit; tels furent : « Pauvre petit orgueilleux » et « Printemps fané » restés inédits. Mais il n'écrivait pas que des romans. Sous le pseudonyme de Louis Aloisius, il donnait au « Radical des Alpes » une série de boutades anticléricales, qui n'annonçaient pas encore Psychodore. Il se plut même à intriguer les Aixois en signant dans les journaux de l'endroit des articles très informés du nom gracieux de Louise Carlan, ce qui est assez piquant lorsqu'il s'agit du futur pamphlétaire du « Massacre des Amazones ».

Il signera entre temps d'autres articles sous des pseudonymes qui rappelleront les personnages de ses romans futurs, tels : Léo Charade, Jean Sahac ou Pierre Daspres que

(1) Page 158.

nous retrouverons dans « Chair vaincue » et « Le Crime d'obéir ».

C'est vers cette époque que dans un village proche de Sisteron, le choléra se déclara. Henri Ner s'y rendit pour suppléer à la désertion des notables qui avaient préféré déguerpir. On demandait des volontaires aux Omergues : Henri Ner décide un officier de santé à l'accompagner et, avec deux autres amis, ils s'en allèrent soigner les malades, enterrer les victimes, désinfecter les habitations.

Voici la chose racontée :

« Mais il fallait des aliments. Henri Ner se rend à Sisteron et à Digne, et, après avoir fait quelques reproches légitimes au sous-préfet et au préfet, obtient finalement une charrette de denrées qu'il emmène aux Omergues.

« L'épidémie est vite en décroissance dans ce petit village. Elle sévit avec fureur à Sisteron. Han Ryner revient alors dans cette ville et fonde un Comité de secours qui bientôt a raison du fléau. A la rentrée des classes — car cette épidémie s'était déclarée pendant les vacances — Han Ryner fut interpellé par le principal du collège qui lui reprocha d'avoir agi de sa propre initiative sans demander l'avis de l'Administration.

« Mais le recteur de l'Académie, lui, plus intelligent, fit décorer Han Ryner des palmes académiques ! Ce fut sa seule décoration. »

Henri Ner gagna donc les palmes académiques, mais fut préservé du choléra. Il reçut même, à quelque temps de là, une lettre d'éloges signée d'un « ministre décédé » peu de temps avant la naissance de l'épidémie. La chose, pour invraisemblable qu'elle soit, n'en est pas moins vraie.

C'est en 1889 que, sous son nom véritable, Henri Ner, paraît « Chair vaincue ». Jean Aicard, qui déjà a entrevu

chez Henri Ner un « inquiétant retourneur de mots et d'idées », écrit une préface de laquelle nous extrayons ces lignes :

« L'autorité de la morale était hier encore dans sa sanction objective : en Dieu. Elle n'est que dans la conscience. La conscience se suffit-elle ?

« Question effrayante !... Ce je ne sais quel charme intérieur, quel plaisir secret, contentement harmonieux, d'avoir agi en conformité avec la direction des lois de l'univers, est-il, pour tous les hommes, un attrait suffisant vers le bien ? Et que fera l'homme libre dans ces cas où la loi sociale contrarie la loi purement vitale, naturelle ? Nous voici au nœud de la question, mon cher ami — et c'est ici que je proclame volontiers, au point de vue social, c'est-à-dire du développement des civilisations, la supériorité d'une morale usuelle, d'une discipline en dehors de laquelle l'homme qui médite, soit insuffisance, soit surabondance d'idées, n'est, en effet, qu'un animal dépravé !

« Que de temps perdu pour un consciencieux, à chercher sa voie, à peser ses scrupules, à s'interroger...

« Je crois à la justice de la conscience... pour ceux qui ont une conscience !... Et voilà un cercle vicieux.

« Dieu, cette figure fausse d'une vérité absolue, c'était une conscience pour tous ! L'idée de Dieu donnait une conscience à ceux qui n'en avaient pas, concrétait l'idée de conscience pour le regard des moins subtils. En Dieu, la conscience du monde est atteinte... Aussi la mort de Dieu est-elle l'événement le plus formidable de notre âge.

« Par quoi va-t-on le remplacer ?

« ...Notre héros conclut deux vérités « impossible et nécessaire » et c'est lui qui a fait la préface — car se placer hardiment en face de l'Antimonie universelle, du

Fait et de l'Aspiration, c'est affirmer l'inconnaissable, c'est-à-dire l'inconnu plus grand que l'incapacité de connaître, c'est se réserver pour les dieux dans la mort, et vouloir l'action dans la vie... »

Et Jean Aicard terminait cette préface le jour de Noël 1888, en marquant de tout son cœur son approbation pour « Chair vaincue », dont il applaudissait la parution prochaine tout autant que les méditations du héros rynérien de « Chair vaincue ».

L'année 1895 amène Henri Ner à Paris, où il est nommé successivement professeur adjoint au Lycée Louis-le-Grand et au Lycée Charlemagne.

Avec joie, il verra cependant approcher sa retraite, afin de pouvoir travailler. Si jusqu'ici il nous a donné « Chair vaincue », « Chants du divorce », « Ce qui meurt », « La Folie de Misère », qui caractérisent si on peut dire une première étape de l'écrivain — étape presque entièrement ignorée par beaucoup, même parmi ceux qui l'ont étudié — déjà se dessine le Han Ryner futur.

Mais Henri Ner parlera de tout cela comme de « rognures ».

D'une lettre que sa fille m'écrivait en 1934, je découpe quelques phrases qui illustrent admirablement le caractère de Han Ryner : « ...Je me rappelle sa joie d'enfant, de lycéen en congé, lorsqu'il y a trois ans, j'allais le chercher à la sortie du Lycée Charlemagne, le 31 décembre, dernier soir de corvée. « Enfin, je vais pouvoir travailler ! » s'écria-t-il dans sa joie, et ce mot dit à soixante ans me parut admirable ».

Au début de ma découverte avec sa pensée, comme je lui écrivais, afin de m'informer de l'homme et de son œuvre écrite à cette date, il me répondait aimablement en exprimant son embarras pour donner suite à ma lettre, vu

que toute son œuvre antérieure à 1903 était épuisée, introuvable, puis me parlant de sa vie, il m'apprenait :

« Quant à ma vie, rien qui vaille la peine d'être conté. Et ce qui serait le moins éloigné d'offrir un vague intérêt serait si long à dire : petites persécutions ridicules dans l'Université parce que j'écrivais des choses peu universitaires; longue conspiration du silence dans toute la presse.

Léon Treich, dans le journal « Le Soir », de Bruxelles, du 9 janvier 1938, invoquant dans son « Carnet Parisien » la noble figure que fut cet « anarchiste paisible, pacifiste », relate ces quelques traits de vie qui nous le font encore aimer davantage. « Le pauvre Han Ryner n'était, au reste, nullement un homme d'argent : comment l'aurait-il été ? Il avait vécu, toujours, loin des caisses où se donnent les grasses subventions, et loin aussi du public qui dore parfois les hommes de lettres. » Plus loin, Léon Treich ajoutait : « Il était avant tout plein de mépris pour ceux qui ne tenaient point le livre, le papier imprimé, pour le seul but d'une vie digne d'être vécue. Lui n'avait jamais eu d'autre dieu. »

Terminant une lettre dans laquelle il me remerciait d'avance pour tout ce que je me proposais de faire en faveur de son œuvre qu'il croyait dans sa modestie naturelle peut-être utile à quelques-uns, il concluait :

« L'histoire d'un écrivain, c'est son œuvre. Et qu'elle ait été plus ou moins contrariée par les circonstances, qu'importe ! S'il y a quelques fleurs, on les respire; quelques fruits, on s'en nourrit; il n'y a pas grand intérêt à savoir si l'arbre a subi plus ou moins de vent et si des maladroits ou malintentionnés ont cassé quelques-unes de ses branches. Le résultat compte seul. »

SON ŒUVRE

Han Ryner a lui-même classé son œuvre d'artiste, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas exposition directe de sa pensée, en trois grandes parties.

- 1° Exposé historique :
 - « Le Fils du Silence » ;
 - « Le Cinquième Evangile, etc.
- 2° Exposé symbolique :
 - « Les Voyages de Psychodore » ;
 - « Les Paraboles cyniques », etc.
- 3° Exposé romanesque :
 - « Le Crime d'obéir » ;
 - « Le Sphinx rouge » ;
 - « Les Pacifiques », etc. ;

L'exposition directe de sa pensée, Han Ryner l'a synthétisée dans le « Petit Manuel individualiste », « Le Subjectivisme », « L'Individualisme dans l'Antiquité », « Les Synthèses suprêmes », etc.

Certes, les quelques ouvrages cités dans les grandes divisions esquissées ci-dessus ne forment pas l'œuvre écrite et publiée de Han Ryner, mais plutôt quelques exemples cueillis dans l'énorme production qu'il a offerte à nos méditations.

Il y a quelque vingt ans, les amis de Han Ryner publiaient un petit feuillet dans lequel, offrant quelques conseils à ceux qui désiraient répandre son œuvre et sa pensée, ils expliquaient comment on devait aborder la lecture des œuvres de Han Ryner.

Ils avaient divisé l'ensemble de la production de Han Ryner en trois cycles :

Dans le premier cycle, ils incorporaient « Les Pacifiques », « Le Cinquième Evangile », « Le Père Diogène », et quelques brochures qui servaient de transition entre le premier et le deuxième cycle : « Le Subjectivisme », « Le Petit Manuel Individualiste », « Les Artisans de l'Avenir ».

Dans le second cycle, ils mettaient « La Tour des Peuples », « Les Voyages de Psychodore », « Les Paraboles cyniques », « Les Chrétiens et les Philosophes », etc.

Enfin le troisième cycle comportait : « Les Apparitions d'Ahasvérus », « Le Fils du Silence », « Ce qui meurt », etc.

Ce choix est peut-être fort discutable, mais nous ne chicanerons point les bonnes intentions qui guidèrent ceux qui essayèrent d'offrir un chemin « initiatique » aux lecteurs des œuvres de Han Ryner.

Dans chacun de ses livres, Han Ryner s'efforce à la richesse qui guide toute sa pensée, et, ajoute-t-il, en me précisant sa façon de voir, « tout ce que j'ai pu saisir à l'époque où j'écris le livre, et à l'unité qui groupe tout le détail autour d'un problème essentiel ».

Dans « Le fils du Silence » et « Le Cinquième Evangile », Han Ryner restitue la pensée du siècle dans la vie de Pythagore, tandis que la vie de Jésus est ressuscitée en une forme nouvelle, où la beauté s'affirme d'une façon complète dans un nouvel « Evangile de la Pauvreté joyeuse, du Détachement et de l'Amour ».

« Les Voyages de Psychodore » et « Les Paraboles cyniques » restent des maîtres-livres, qui ont fait élire son auteur prince des conteurs philosophiques. Han Ryner a exposé dans ses deux livres toute sa pensée philosophique en symboles profonds et lumineux.

« L'Homme-Fourmi » est une étonnante invention rynérienne et os a dit avec juste raison que ce conte de fées

merveilleux le rapprochait de Swift, auquel on l'a comparé.

Faisant suite à son premier roman « Chair vaincue » préfacé par Jean Aicard, Han Ryner publie, cinq ans après, « Ce qui meurt » d'où, plus tard, les « Humbles », revue que dirigeait Maurice Wullens, en donnaient quelques fragments dans « Le Livre de Pierre » qu'illustra de bois étonnants Gabriel Belot.

En collaboration avec Alphonse Daudet, Han Ryner nous donna « Vie d'Enfant » et « Le Valet de Ferme », deux traductions de Batisto Bonnet. Ensuite furent publiés « L'Humeur inquiète » où se marie l'étude psychologique avec le réalisme naturaliste ; « La Folie de Misère » qui examine un cas d'hérédité ; « Le Soupçon », d'une logique froide et cruelle ; « La Fille manquée », roman hardi où l'inversion sexuelle est disséquée avec hardiesse.

Dans « Le Crime d'obéir », Han Ryner affirme, à l'aube de ce siècle, le droit de l'individu à refuser de tuer.

Mais « Le Crime d'obéir » est, en plus, une mordante satire des mœurs de l'époque. Han Ryner, dans ce livre, étudie le problème de la violence, et il reviendra à la charge dans deux autres ouvrages, qu'il publiera coup sur coup : « Le Sphinx rouge » en 1901 et « Les Pacifiques » en 1904. Dans les deux premiers de cette trilogie, Han Ryner étudie le problème de la violence pour un ou quelques individus, le troisième examine la question pour tout un peuple.

Tandis que Maurice Maeterlinck faisait paraître « La Vie des Abeilles », Han Ryner nous offrait « L'Homme-Fourmi » dont nous avons déjà dit l'étonnant livre que ce fut : « Un prétexte à blâmer nos orgueils à nous qui, par les sens, sommes inférieurs à tant d'animaux, à nous qui souvent croyons tout savoir, et dont l'intelligence très

probablement doit errer magnifiquement parmi une foule d'erreurs insoupçonnées ».

C'est en 1920 que « Le Père Diogène » vit le jour. Il avait été écrit entre les années 1914-1916. Ce livre est une longue satire sociale écrite avec verve et humour, un sorte d'autobiographie fantaisiste. Un professeur de philosophie cynique égaré au xx^e siècle, et qui se comporte comme son ancêtre Diogène. Il peut apparaître aux lecteurs comme un fou inoffensif ou un simple toqué, et vous avez le choix entre ces deux versions, mais peut-être trouverez-vous en ce « Père Diogène » un précurseur, et vous n'aurez pas tout à fait tort.

Ensuite paraîtront à des intervalles plus ou moins réguliers « L'Autodidacte », « L'Aventurier d'Amour » écrit en 1893 et publié en 1927 ; « L'Amour plural » et sa suite « Prenez-moi tous », « La Soutane et le Veston », qui autorisent le sourire de Han Ryner à se dessiner dans sa barbe de philosophe.

Tous les exposés symboliques de Han Ryner s'inspirent de fictions d'histoire et de légendes. Nous avons signalé « Les Voyages de Psychodore » et « Les Paraboles cyniques », « Le Fils du Silence » et « Le Cinquième Evangile », voici « Les Chrétiens et les Philosophes » qui déroulent des dialogues que dirige Epictète ; voici « Les Paraboles cyniques », chef-d'œuvre du fabuliste, a-t-on écrit. Puis se succèdent « Les Apparitions d'Ahasvérus », dialogues sur les sujets les plus divers, où un ensemble de la philosophie est discuté sérieusement autant que malicieusement ; « Les Véritables Entretiens de Socrate » dont Han Ryner fait l'ennemi des sophistes et l'adversaire le plus virulent de la loi écrite.

Toutes ses œuvres témoignent d'une riche érudition, et Han Ryner s'autorise cette liberté entière qui lui est si

personnelle, tout en interprétant l'histoire de la pensée humaine avec grandeur et noblesse.

Mais Han Ryner ne s'est point arrêté en si bon chemin. Son imagination, sans cesse renouvelée par un labeur constant autant que persévérant, nous a légué dans ce domaine de l'histoire et de la légende d'autres ouvrages, où sa pensée toujours ravissante nous promène vers d'autres cimes :

« L'Ingénieux Hidalgo Miguel Cervantès » ressuscite un Don Quichotte railleur, qui donne l'occasion à Han Ryner de marquer son mépris pour les inquisiteurs; « La Vie éternelle », sorte de roman-poème que Han-Ryner a élevé à la mémoire de Jacques Fréhel; « Les Surhommes », roman pathétique où il est parlé de la fin de l'humanité; « Songes perdus », « Crépuscules », « Dans le Mortier », trois volumes de légendes des héros de la pensée qui se succèdent de 1929 à 1931.

Jeanne d'Arc lui a inspiré « Chère Pucelle de France », et en 1934, alors que le monde déjà se préparait à de nouveaux charniers, Han Ryner dresse, face à la lâcheté d'un monde qui est prêt à accepter la guerre, son « Bouche d'Or, Patron des Pacifistes ». C'est Dion Chrysostome qui s'en va par le monde prêcher la parole et l'exemple, la paix entre les hommes et les cités.

Puis enfin en 1935, « Les Orgies sur la Montagne » : tous les amours; Han Ryner n'est arrêté par aucune barrière entre les cœurs, entre les corps; « toute l'ivresse dionysiaque s'exalte en ode inspirée, en chœurs et en rythmes aimables dans les bois sacrés de la montagne orgiaque ».

Quoiqu'il ait peu écrit pour le théâtre, Han Ryner a, cependant, trouvé là un précieux instrument pour communiquer au monde ses rêves et sa pensée, qu'il nous a développés dans « Jusqu'à l'Âme », « Les Esclaves », « Vive

le Roi ! », « La Beauté », « Le Manœuvre » et « La Vipère », cette dernière pièce non publiée.

A côté des essais déjà cités en parlant de l'exposition directe de sa pensée et auxquels on peut rattacher « La Paix pour la Vie » où Han Ryner oppose à la formule darwinienne de la lutte pour la vie la nécessité de l'entr'aide fraternelle s'ajoutent « Le Drame d'être deux », controverse avec Mme Aurel, dans laquelle il est parlé amour ou amitié; « La Sagesse qui rit », ouvrage que l'on peut qualifier de majeur, puisqu'il y travaillait depuis plus de vingt ans; « Les Synthèses suprêmes », ébauche de ses rêveries familières et de sa fantaisie pluraliste.

Ce grand poète, s'il ne nous a donné qu'un recueil de poèmes: « Les Chants du Divorce », publié en 1892, et qu'il ne faut point trop invoquer, paraît-il, puisque l'auteur lui-même n'aime guère qu'on en parle, a été à travers toute son œuvre un grand poète qui a chanté la vie noble et belle où se mêlait la sagesse d'une philosophie qui glorifiait l'amour des hommes et de l'humanité tout entière.

A tout cela, Han Ryner ajoute un ample labeur de critique et de conférencier.

Dans deux ouvrages; « Le Massacre des Amazones » et « Prostitués », il a dénoncé les imposteurs et les bas bleus, en remettant en place les valeurs littéraires oubliées ou trahies par les valets du porte-plume, au service des puissances qui façonnent l'opinion et la pensée des mondes.

Nombre de ses conférences ont été éditées en brochures et plaquettes: « Jules Renard », « Claude Tillier », « Elisée Reclus », « La philosophie d'Ibsen ». Les nombreux problèmes d'histoire religieuse ont retenu toute son attention: « Jeanne d'Arc fut-elle victime de l'Eglise? » Contre les Dogmes; ses controverses avec l'abbé Violet: « Dieu existe-t-il? » ou celle avec P.-L. Couchoud: « La Vérité sur Jésus »; d'autres enfin: « Les Artisans de

l'Avenir », « Petite Causerie sur la Sagesse », « Les diverses Sortes d'Individualistes », « Le Dialogue du Mariage philosophique » auxquels nous joignons « André Ibels » « Banville d'Hostel ». Et si nous signalons ses collaborations les plus importantes aux revues et journaux « La Plume », « Les Partisans », « Les Hommes du Jour », « Le Journal du Peuple », « Ce qu'il faut dire », « L'idée libre », « L'En Dehors » et ses études publiées dans « L'Encyclopédie anarchiste » de Sébasiten Faure, nous aurons épuisé l'énumération de son œuvre écrite, qui, nous l'espérons, ne pourra qu'inciter ceux qui nous lisent à prendre contact avec sa pensée, afin de se réaliser davantage chaque jour pour la plus grande joie de leur libération et d'eux-mêmes.

PRINCE... ET ACADEMICIDE

« Journaux, grandes revues ou magazines, théâtres ou maisons d'édition, les organes par quoi l'écrivain transmettait au public ses pensées, ses émotions et ses rêves, ne sont plus qu'entreprises commerciales. Fais ce qui se vend et va le leur proposer. Mais toi qui n'es pas un marchand, toi qui joues le jeu divin de la création, toi qui t'efforces de fixer en œuvre d'éternité le mirage et le passage que tu es : quel moyen te reste-t-il, parmi les grossiers boniments de la foire, de nous appeler à voir ce que tu as réalisé et, si tu as réussi, de nous donner la richesse nouvelle ? Sur le tard, peut-être, ta puissance qui persévère et qui recommence finira par peupler ton désert. Comment y appeler les premiers passants ou les premiers habitants ? »

P. Vigné d'Octon, étudiant l'œuvre de Han Ryner, nous rapportait l'impression profonde que lui avait laissée la découverte des premiers livres du romancier — Henri Ner —; chez lui, dès l'abord, se révélait un tempérament et, non sans raison, il écrivait après avoir analysé cette tétra-

logie: « La Folie de Misère », « Chair vaincue », « L'Humour inquiète » : « On feignit d'ignorer que notre littérature comptait un romancier dont l'œuvre de jeunesse dépassait même celle qu'enfanta la maturité de certains de ses aînés les plus hauts cotés ».

Une longue conspiration du silence, tramée par les seigneurs de la pensée, contre les écrits de Han Ryner, fit que son œuvre est restée méconnue de beaucoup, et ce complot pour n'en être que plus méchant se doublait de lâcheté et d'hypocrisie.

Mais les calomnieurs furent confondus.

Han Ryner lui-même, dans un article à la fois plein d'humour et de fervent mépris, a conté cette conspiration voici plus de trente ans.

« J'aime et je vénère nos Seigneurs les journalistes. Ils « ne sont pas, comme nous, les humbles serviteurs de la « vérité. Héritiers des théologiens, ils se manifestent ses « maîtres et ses pères. D'un fait que j'ai vu j'osais dire « toutefois quelques mots. »

Et invoquant le catéchisme de ces « seigneurs » pour qui le soleil n'existe que lorsqu'ils daignent ouvrir les yeux, Han Ryner poursuivait :

« Demande. — Etes-vous journaliste ?

« Réponse. — Je suis journaliste par la grâce du capital.

« Demande. — Pourquoi le capital vous a-t-il créé et mis au journal ?

« Réponse. — Le capital m'a créé et mis au journal pour le connaître, l'aimer et le servir. »

Mais revenons à cette élection littéraire :

Vers juillet 1912, le journal quotidien « L'Intransigeant » ouvrait un referendum en vue d'élire un prince des conteurs,

C'était là une façon ingénieuse de trouver de la copie à bon compte pour remplir les colonnes du journal, et de tenter la vente chez un monde de lettrés, pendant la période des vacances.

La trouvaille vaut ce qu'elle vaut, là n'est pas le drame et chacun y allant de son vote, la rédaction ou le comité chargé de ce travail enregistra les résultats en toute impartialité, comme il sied à des gens honnêtes, scrupuleux et de bon ton.

Mais la compétition s'en mêle.

Tant qu'un candidat — ancien collaborateur du journal — court la chance d'être élu, tout va bien.

Une candidature tardive reçoit-elle trop de votes favorables, tout est bouleversé et les manœuvres se font jour, tout aussi ridicules qu'odieuses.

On compte pour une seule voix deux signatures; d'autres voix se perdent dans les calculs compliqués d'une addition savante; l'insinuation s'en mêle.

On prétend que des inconnus votent pour le candidat mis à l'index, que ces votants ne sont ni électeurs, ni écrivains. Tous ces ragots trouvent quelques échos. Les manœuvres commencent et l'on va jusqu'à interrompre le scrutin, sous le fallacieux prétexte de publier des épîtres dont certaines mêmes sont dirigées à l'adresse du candidat en voie d'être élu.

On met la foi de ce bon Han Ryner à rude épreuve, puisqu'il continue à vanter l'indéniable impartialité de l'« Intransigeant ». Notre philosophe a assez de bon sens pour ne point soupçonner ce docte journal.

L'opération électorale est définitivement arrêtée. L'« Intransigeant » tente de changer les règles du jeu, sans s'inquiéter qu'il aurait été honnête de ne pas les établir à la fin de la partie pour favoriser un candidat préféré, mais

l' « Intransigeant » est tellement au-dessus de tout soupçon « qu'il peut agir à son gré. Il sait que tous s'inclineront « sans lui demander compte des changements de sa conduite », et Han Ryner dans une conclusion pleine de sagesse termine son article :

« Il devient visible qu'aucune manœuvre n'arrêtera ma « majorité croissante et l'élan affectueux de la jeunesse. « Alors, sous des prétextes que les plus bienveillants déclarent ridicules, l' « Intransigeant », plutôt que de proclamer un vainqueur détesté, renverse les urnes que lui-même a dressées. Des amis de l' « Intransigeant » me disent : « Nous sommes effarés. Le geste est stupide et « les gens qui le font sont intelligents. Quelle secrète nécessité leur a donc imposé une décision qui les déconsidère à tous les yeux ?

« Ces amis de l' « Intransigeant » cherchaient, proposaient des explications diverses. Aucune n'était honorable « pour le journal. Aussi j'ai la force de les rejeter toutes, et, « croyant inébranlable, j'adore, les yeux fermés, le plus « profond mystère de loyauté que je connaisse. »

Mais bientôt, sous l'impulsion d'une jeunesse ardente et généreuse conduite par Rosny aîné, Han Ryner est acclamé : « Prince des conteurs philosophiques ».

Cette élection n'était qu'un acte de justice.

Il devait avoir un profond retentissement, puisque sortait du « tombeau » dans lequel l'avait enfermé le monde bien-pensant de la critique, celui qui était « sagesse et stoïcisme ».

En juillet 1920, un referendum organisé par le journal « Esope » le désignait comme l'écrivain actuel le plus digne du Prix Nobel.

Sans doute, ceux qui ont lu cette longue satire sociale qu'est « Le Père Diogène », furent étonnés de la lettre qu'adressa un jour Han Ryner au secrétaire perpétuel de l'Académie française. Han Ryner posait sa candidature au fauteuil resté vacant par la mort du « regretté » M. de Freycinet. Voici comment « notre père Diogène » terminait cette lettre :

« Respectueux des statuts de la compagnie, de la dignité de ses membres et de ma propre dignité, je « m'abstiendrai de visiter, avant l'élection, aucun des « électeurs. »

Ceci portait date du 9 juillet 1923 et Han Ryner, dans un banquet que lui offraient « les Artisans du Verbe » à cette même époque, se vantait, « si les dieux lui prêtaient vie », de se présenter dix fois à l'Académie sans obtenir jamais un seul suffrage.

Sans doute, l'unanimité des immortels ne se démentira point. Ils repousseront éternellement l'écrivain sincère qu'était Han Ryner, qui réalisa dans des conditions difficiles une œuvre belle et considérable.

D'ailleurs Han Ryner se présentait pour « remplir son devoir anti-académique ». Il cherchait d'attirer l'attention sur les fameuses visites déshonorantes, tant pour celui qui les fait que pour celui qui les reçoit.

Pour tenter d'éclairer la jeunesse littéraire sur le caractère servile de l'Académie, il adressa — à quelque temps

de là, le 17 octobre — une nouvelle lettre où il s'exprimait :

« Pour des raisons personnelles dont je crois ne devoir
« compte à personne, j'ai l'honneur de retirer ma can-
« didature au fauteuil occupé en dernier lieu par le re-
« gretté M. de Freycinet. »

Ces agissements peuvent paraître quelque peu mystérieux, ils n'en sont pas moins éducatifs, paraît-il, et j'ajouterai, très académicides.

Un dernier témoignage, de J.-H. Rosny aîné, dira toute la dignité et la haute valeur que comporte l'œuvre de Han Ryner.

« C'est un des plus grands écrivains, un des plus profonds penseurs de notre époque (je veux dire du XIX^e et du XX^e siècles). Son génie, loin de décroître avec l'âge, a pris un nouvel et très puissant essor.

« Voyez l'œuvre magnifique éclore ces dernières saisons; ceux qui déploieront une telle force, une si jeune souplesse, une si vaste et diverse imagination, unie à une pensée si pénétrante, furent rares dans tous les siècles. »

Parlant un jour de Han Ryner, Louis Prat, l'auteur de ce merveilleux livre qu'est « La Religion de l'Harmonie », s'exprimait :

« Or, Han Ryner n'est pas un adapté, il n'est pas quelque chose. Il n'est pas même académicien, pas même professeur de faculté, pas même ancien élève de l'École Normale Supérieure, pas même, comme tout le monde,

« chevalier de la Légion d'Honneur. Il est Prince des conteurs !

« Principauté littéraire sans liste civile, sans prébende — cela ne compte guère. C'est un titre qui ne porte pas l'estampille de l'Etat. Cela ne nourrit pas son homme. Han Ryner n'est pas un prince de la terre ; il n'est prince que dans le monde des idées. »

Et voici ce qu'écrivait son ami Emile Pignot, le jour du nouvel an 1924 :

« Certes, nous admirons, en la plénitude de votre humanité, l'épanouissement d'un génie qui naquit en vous aux sources claires où se reflétaient les envols des abeilles de l'Hymette et qui rayonnera dans l'avenir sur les sommets des monts où les hommes éclairés de leurs propres lumières feront fraternellement la moisson de leurs ascensions fructueuses.

« Nous saluons en vous l'Esprit en perpétuel pèlerinage dans les chemins de toutes les investigations et de toutes les harmonies humaines.

« Quand les Temps des Hommes seront venus — et ils ne peuvent pas ne pas venir — la merveilleuse unité de vos pensées brillera dans les méditations de ceux qui viendront, comme une clarté éternellement vivante qui force à lever les yeux.

« Vos gestes, à tous les carrefours, seront des sillages de clartés qui briseront les ténèbres et jeteront un éblouissement de rayons sur la grande voie sacrée vers laquelle est en marche la pauvre et grande caravane humaine. Nous savons bien que l'une des plus hautes

« cimes de l'humanité de demain, l'humanité régénérée
« par les Hommes, portera le nom de Psychodore, père
« et fils de Psychodore. »

Il saluait en son ami cet esprit qui est la lumière, ce
cœur qui est la flamme chez une jeunesse éternellement
jeune.

PREMIÈRES RENCONTRES ET SOUVENIRS

Han Ryner avait près de 60 ans quand pour la première
fois j'ai échangé avec lui une correspondance qui ne
devait prendre fin que quelques mois avant sa mort.

Voici comment cela m'est arrivé : Je venais de lire son
livre « Le Crime d'obéir » qu'un exilé italien fuyant la
terreur fasciste des débuts de la dictature de Mussolini
m'avait prêté.

Je me revois encore ouvrant ce livre, et dès les pre-
mières pages, attiré par l'intérêt que m'offrait « Le Crime
d'obéir », ne l'abandonnant qu'une fois la lecture ter-
minée. J'étais transporté, mon être était épris par la pensée
qui se dégageait du « héros rynérien » de ce maître livre;
j'ajoute même que j'étais profondément bouleversé par des
phrases qui réveillaient en moi des idées qui depuis des
mois sommeillaient et ne trouvaient point à s'exprimer.

« On doit penser par soi-même sans jamais se préoc-
cuper de savoir si on pense comme le voisin ou autre-
ment. » « La partie sociable de l'homme, c'est le cœur,

Penser d'après un autre, ce n'est plus penser; et je refuse de prendre les échos pour des voix ».

Ce furent là des révélations, car jusque-là, de telles pensées ne s'étaient pas présentées sous mes yeux.

« Nous pouvons nuire au développement d'autrui. Nous ne pouvons jamais l'aider. C'est en soi-même qu'on doit trouver sa loi », avait écrit quelque part Han Ryner, dans son « Crime d'obéir », et d'ajouter en d'autres pages : « Pourquoi apprendre ces lois, qui ne sont que la bêtise et l'injustice réglementées ? Chacun doit tout ce qu'il croit devoir. Il faut vouloir vivre « sa » vie et « se » réaliser soi-même ».

Enseignement plein de sagesse, venant cogner en mon esprit qui s'éveillait aux choses de la vie. Cette fortune merveilleuse me tombait des hasards d'une rencontre inattendue. Je venais de trouver une pensée fraternelle qui s'harmonisait avec tout le confus de mon être.

Han Ryner me révélait tout un monde de pensée et de vie, que je concevais mien, sans pouvoir l'extérioriser.

Un irrésistible besoin s'empara de moi. Je cherchai à me rapprocher de celui qui m'apportait, au seuil de la vie, tout ce à quoi aspirait mon âme inquiète.

Lui écrire, ce fut pour moi, l'ayant découvert, une nécessité impérieuse. Comment ébaucher, fût-ce par lettre, une liaison tant désirée ? Comment m'y prendre ? Que lui écrire ? Me répondrait-il, craignais-je, moi perdu dans un patelin de Belgique. Le mieux était d'y aller carrément et sans emphase. Je lui écrivis les impressions ressenties à la lecture de son « Crime d'obéir ». Je lui demandais de me faire connaître son œuvre écrite, tandis que de mon côté, je cherchais à me procurer ses autres livres : « Cinquième

Évangile », « Paraboles cyniques », « Voyages de Psychodore », « Le Père Diogène », « Le Pacifiste ».

Dire que tous ces ouvrages, dès l'abord, me plurent, serait faire injure à la vérité. Certains me parurent même quelque peu indigestes. Je me rendais compte que je manquais de « fond » pour en tirer tout le profit désirable. Je me mis à étudier les philosophes et les penseurs de la Grèce antique.

Mais je m'en voudrais de ne point, d'ores et déjà, évoquer à trente ans de distance, la joie éprouvée à la lecture du « Père Diogène », remarquable satire où est bafouée comme elle doit l'être, la stupidité des humains et la cupidité du progrès contemporain.

Dans son livre: « Le Père Diogène », Han Ryner essaie de faire vivre à un héros de son siècle une existence s'inspirant de la philosophie des anciens sages. On s'imagine aisément que sa tentative devait se heurter à pas mal de mésaventures dont certaines sont d'un comique intense. Ces amusantes pages sont d'un enseignement des plus précieux.

Combien de fois ai-je relu « Le Père Diogène » ? Je l'ignore, mais chaque fois, je m'en souviens, j'y prenais un plaisir nouveau; en plus, le « Diogène » de Han Ryner parvenait, pour quelques heures, à me faire oublier les pensées obsédantes qui m'assaillaient.

Comme jadis, Diogène le Cynique cherchant un homme et ne trouvant que des singes, le héros de Han Ryner, nouveau Diogène, ex-professeur de philosophie, n'hésitera point à retourner à l'état de nature et tenter de se rapprocher tant en esprit qu'en faits de son ancêtre. C'est pourquoi, comme lui, il endossera le manteau grec, se

chaussera de sandales larges et empoignera le bâton noueux; il y ajoutera une modeste besace. Ainsi nanti, notre nouveau Diogène s'en alla prêcher de par le monde « sa » doctrine. Partout où il passera, il sèmera le scandale, car qui dit crûment aux uns et aux autres ce qu'ils pensent ou ce qui en est des soutiens de la société, sème le scandale. N'est-ce pas vrai ? Sans rien ménager, ni gouvernement, ni police, ni justice, ni enseignement, par même l'Académie, Diogène réalise une série d'actions héroïques.

« C'est dans ton esprit qu'il faut écrire les choses et non sur des tablettes », avait dit jadis Antisthènes; le Père Diogène rynérien ajoutera : « Ni sur du papier, ni dans ton seul esprit : c'est dans ta vie, qu'il faut inscrire ta pensée ».

« Le Père Diogène » est une sorte d'autobiographie romancée pleine de fantaisie, de verve et d'humour.

Entre temps, j'avais tenté autour de moi d'invoquer le nom de Han Ryner, de parler de son œuvre. Je m'étais heurté à une méconnaissance profonde des uns et des autres, et cela n'était pas sans m'exaspérer. Je concevais difficilement qu'un écrivain, ayant à son actif une œuvre aussi importante que celle de Han Ryner — révélée par la bibliographie — soit resté méconnu de mes contemporains. Plus tard seulement j'en compris les raisons. Je me rend compte que tout ce monde prétendument cultivé, chez qui tout était frelaterie et hypocrisie était victime de cet enseignement officiel qui rejetait toutes les choses morales et intellectuelles des écrits « subversifs » pour ne laisser entrevoir que la pensée servile de toute une littérature déquiescente.

Tristesse d'un monde façonné par d'ignorantes mais conscientes autorités qui font de la jeunesse des instruments de leur domination. Tristesse d'un monde qui s'engoue pour les romanciers de bas étage, alors qu'on ignore des hommes tels que Han Ryner.

Comme l'exprimait Abel Faure dans son livre : « L'Individu et les Diplômes » : « L'état intellectuel du Français — je puis ajouter de n'importe quel « national » — c'est l'ignorance enchantée d'elle-même. »

La première lettre qu'Han Ryner m'écrivit date du 12 septembre 1922. J'en ai donné dans un chapitre antérieur un large extrait. Je revois encore la seconde que je reçus à six mois de distance et dans laquelle il me remerciait d'une conférence que j'avais faite sur son œuvre vers la fin de mars 1923. Ce fut mon père qui me la remit, brave homme s'il en fut, mais un tantinet autoritaire, à quoi il mêlait un conformisme rigoriste qui lui fit trouver étrange que Han Ryner prît avec le savoir-faire en usage un peu trop de liberté. En effet n'allait-il pas jusqu'à s'autoriser d'écrire l'adresse de son correspondant dans le coin de gauche, vers le bas de l'enveloppe, contrairement aux bons usages enseignés aux écoles qui veulent que l'adresse soit alignée bien droite, au milieu, un peu vers la droite ?

Vieux souvenirs presque ensevelis par l'oubli des ans, pourquoi surgissent-ils ?

Sans doute parce que Han Ryner me révélait par certains petits traits ce non-conformisme, et cet en dehorisme qui me plaisaient en lui et qui semblaient animer ma jeunesse. Peut-être aussi parce que chez Han Ryner, je retrouvais ces mille petites choses pour lesquelles ma

sympathie était grande, rebelle et désobéissant que j'étais déjà aux impératifs d'une discipline que je récusais. Parce que d'autre part, cette humeur inquiète me poursuivait, me tracassait, tout comme chez Han Ryner jeune, et parce qu'enfin j'avais frôlé la mort volontaire, incapable que j'étais de surmonter ma lâcheté du crime d'obéir.

Son œuvre me sauva de l'abîme dans lequel j'étais plongé. Ses écrits m'ouvrirent des perspectives nouvelles et ainsi, grâce à ce nouveau bagage de connaissances et de pensées, je pus m'élancer avec hardiesse à la recherche d'un idéal auquel j'aspirais ardemment.

Han Ryner, dès ce jour, devint pour moi un compagnon de route, un grand ami et plus tard, c'est avec cette filiale pensée pleine de reconnaissante passion, que je l'appelai publiquement mon père spirituel.

Quinze longues années de relations ininterrompues ne m'ont point frustré de l'attachement que j'éprouvais pour Han Ryner qui, sans conteste, me le rendit au centuple, sans jamais marchander ses conseils, sachant toujours trouver le mot amical, impulsif de nouvelles tâches, m'aidant par sa grande affection et sa grande bonté à poursuivre mes travaux tout en fortifiant en moi les raisons de me réaliser chaque jour davantage.

14-15 août 1922 : je m'étais rendu à Paris, pour assister à un congrès de la Fédération Nationale de la Libre Pensée, Salle Commune, rue de Bretagne. Han Ryner devait

prendre la parole; je m'en fus avec l'ami Gorion, pour le voir, l'entendre, lui causer.

Han Ryner m'apparut tel que je me l'étais représenté par des portraits que je connaissais de lui. De taille plutôt petite, assez trapu, une barbe sous un chapeau, dessous une lavallière. Une petite figure où se trouvaient des yeux très scrutateurs, ornés de lorgnons que protégeaient de proéminents sourcils.

C'est Pierre Larivière contant à propos de « La Sagesse qui rit » ses souvenirs sur Han Ryner, qui l'a dépeint avec cet humour qui n'exclut point une fervente amitié.

« Deux petits yeux que séparait un nez camus, deux petits yeux perçants comme des vrilles, pétillants d'intelligence et qui fouillaient jusqu'à l'âme. Mais ces petits yeux profondément blottis sous leurs arcades sourcilières étaient protégés par deux épais sourcils noirs à la fois étranges et sévères; un aspect énigmatique. Visage de sphinx — j'ignorais alors « le Sphinx rouge ». Parfois aussi la barbe mangeait des bananes et je remarquai avec étonnement (c'est un peu habitude chez les sous-hommes) que les mains qui servaient la barbe enfouissaient précautionneusement dans les poches, les épilures de bananes plutôt que de les jeter à terre où elles eussent procuré à des passants l'occasion de choir et de se blesser. »

Quel ravissant plaisir ce me fut d'aborder Han Ryner et de lui redire de vive voix tout le bien que m'avaient procuré ses écrits qui m'aidèrent au débrouillement de mon moi. Avec ses petits yeux, où s'exprimait toute une

pensée intérieure, il m'écouta avec cette semblante volonté froide de philosophe, rapidement trahi, car sa bonté se dessinait sur sa physionomie toute souriante. Un cœur s'ouvrait, une âme se dévoilait.

Lorsque je l'eus quitté, il me resta de ce court entretien un ineffaçable souvenir. Je venais de redécouvrir un homme que j'avais entrevu quelques mois auparavant en lisant « Le Père Diogène », et tous deux m'aidaient à me découvrir à mon tour.

Evoquons l'orateur. Mais est-ce bien possible ! Tous ceux qui l'ont entendu savent la joie éprouvée, lorsque invité à une tribune, il apportait à l'éloquence admirable d'une langue châliée et poétiquement rythmée, la chaleur d'une foi que caressait magnifiquement sa parole.

Se dépensant sans compter, Han Ryner a prodigué son génie dans les milieux les plus différents. Serviabile, tel que l'auteur du « Cinquième Evangile » ne pouvait manquer d'être, il conférençia tantôt en des salles où se pressaient quelques personnes entassées à cause de l'exiguïté du lieu, tantôt devant les foules parfois tumultueuses. Il n'y avait pas une noble cause qui ne le trouvât prêt pour la défense, par la plume ou la parole, et ce ne fut jamais en vain qu'on l'invita à intervenir pour telle ou telle victime de l'intolérance ou de la brutalité gouvernementale. Il ne vivait point en un monde imaginaire et irréel.

G. et E. Simon-Savigny ont écrit de lui : « C'est un grand remueur d'idées par le verbe autant que par la plume.

« Certes, la médiocrité prétentieuse qui s'enorgueillit de ne pas comprendre la pensée de ses livres, goûte moins que l'élite les pensées qui se dégagent toujours d'un discours ou d'une conférence de Han Ryner. »

Par la bouche de son principal personnage Stalagmus, dans « Les Esclaves », Han Ryner écrivit : « Je n'ai pas la naïveté d'enseigner au vulgaire — maîtres ou esclaves — les noblesses immobiles qui dressent un Olympe dans mon âme... » et G. et E. Simon-Savigny de poursuivre :

« Non, Han Ryner ne parle pas au vulgaire. Il parle à l'élite intellectuelle où qu'elle se trouve; il parle aussi à la foule parce que celle-ci comprend toujours les beautés simples et les paroles d'amour et de pitié. Mais la foule n'est pas vulgaire. Le vulgaire — maîtres ou esclaves — nous venons une fois de plus de voir où il est, nous qui l'avons trouvé devant nous, dans cette élection du prince des conteurs, avec toute sa haine et toute sa jalousie pour tout ce qui est grand ».

Quinze ans ! Que de souvenirs me hantent. Que d'écrits, de pensées échangés au gré des vents et des tempêtes qui nous emportent tous deux vers des rivages parfois si différents et qui toujours dans les accalmies nous retrouvaient avec cette même joie d'une rencontre affectueuse où l'on bavardait de nos espoirs, de nos rêves, de nos travaux et de nos projets.

Tantôt au quai des Célestins où, le rappelant dans ses « Evocations », Charles Baudouin enfant s'effrayait d'entrer, appelant coupe-gorge ce long couloir au bout duquel il y avait un escalier flanqué à mi-chemin d'une lucarne, d'où surgissait le concierge qui vous interpellait lorsque hésitant vous cherchiez le refuge du philosophe. C'est là où maintes fois je me suis rendu, pour échanger avec Han Ryner les dernières impressions ressenties ou vécues depuis notre dernière entrevue; c'est là que je goûtais le charme de ses paroles, si humainement vraies et chaque fois je le quittais plein d'un réconfort nouveau.

Je me souviens d'un après-midi à Saint-Germain-en-Laye,

dans une petite maison au 3 de la rue Gaucher, où il prenait un vrai repos, se trouvant dans un état de fatigue extrême.

Après le déjeuner, nous nous retirâmes dans une modeste chambre, véritable cellule de bénédictin où un lit en fer, une table et une chaise et quelques planches où s'empilaient des livres, des revues et des journaux, en composaient le mobilier sommaire. Il fallut chercher à la cuisine de quoi m'asseoir. Han Ryner me parla longuement et, malgré son état de santé — il souffrait d'une furonculose —, me proposa la lecture d'un chapitre de son livre sur le métier : « Chère Pucelle de France ».

Je me séparai bien à regret de mon vieil ami pour rentrer dans ce Paris frivole que j'allais quitter à quelques jours de là pour regagner mon Bruxelles si indifférent.

Depuis plusieurs années, Han Ryner se retirait, juillet venu, à Marly-le-Roi où, dans le calme de la forêt, il trouvait l'inspiration indispensable pour l'ordination de ses travaux, fruit de recherches savantes et de longues méditations.

C'est là qu'en juin 1936 je me rendis sur son invitation passer une journée en forêt. C'était un mercredi. Le 10, l'autobus pris à la porte Maillot me débarqua à Port-Marly où Han Ryner m'attendait.

Journée inoubliable ! Dès qu'il m'eut fait jeter un léger coup d'œil tout autour de l'endroit, Han Ryner me conduisit dans un petit restaurant où nous dégustâmes une cuisine italienne qui, d'excellente qu'elle était, fut agréablement mouillée des meilleurs crus qu'accompagnait un fameux fromage suivi d'un café arrosé d'une Mistra. Puis on s'en fut vers la forêt.

La forêt de Marly, quelle beauté ! Pas un coin n'était inconnu à mon vieil ami ; tantôt me faisant faire un détour

il me laissait apercevoir de merveilleux endroits ; parfois nous nous arrêtions à une fontaine pour nous désaltérer. Réveries enchantées. Han Ryner, malgré sa soixantaine bien sonnée, marchait infatigablement, ne s'arrêtant que pour mieux m'exprimer une pensée afin de communier en parfaite et complète harmonie.

Nous avons invoqué la tristesse de l'heure, la défaillance de certains devant le drame qui s'annonçait. Je m'étais insurgé devant le reniement de certains autres aux serments de jadis. Han Ryner, avec sa sagesse coutumière, me conseillait de ne point me laisser abattre car, me disait-il, la route est longue et difficile qui conduit à la libération.

C'est une tâche quotidienne, lourde de travail et d'efforts constants que d'essayer de se réaliser, mais c'est un joie à vivre, que de tenter chaque jour l'apport nécessaire, puisqu'il crée la sérénité en nous et fait notre force de vivre.

Quinze jours après, éclatait la rébellion espagnole qui allait donner naissance à de nouveaux espoirs hélas trop tôt évanouis. Je m'en fus là-bas pour partager avec les compagnons la tâche lourde mais indispensable qui mènerait à bonne fin l'ébauche d'une révolution qui s'annonçait. A mon retour, je lui adressai les écrits que j'avais publiés. J'en reparlerai plus loin.

Je m'en voudrais de ne point ressusciter une autre époque de souvenirs. Elle m'est chère, et aidera je l'espère à mieux faire comprendre encore Han Ryner. A travers l'ami apparaît le noble cœur qui, méprisant les honneurs et la gloire, sut, malgré tout, se tailler une place qu'on peut envier dans le panthéon des artisans de l'avenir. Han Ryner, en plus, savait s'attarder avec les jeunes pour les conseiller, les fortifier dans la lutte qu'on se doit de livrer aux forces mauvaises qui ploient l'homme sous un servilisme honteux autant que dégradant.

2 mai 1933. Retranché de la vie, entre quatre murs d'une prison, je payais à la société le crime d'avoir une conscience en me refusant de continuer d'appartenir à l'armée. Han Ryner m'écrivait aussi souvent que possible à ma retraite claustrale. C'était, pour moi, une bien douce joie de lire et de poursuivre ainsi un échange de nos pensées rendues plus harmonieuses encore par la situation toute particulière dans laquelle je vivais.

Au numéro matricule que j'étais devenu, ces lettres apportaient un réconfort et j'y trouvais de quoi puiser la force morale pour poursuivre mon rêve, me refuser à la servitude, résister aux forces qui prétendaient m'asservir à une loi commune qui veut qu'on soit l'esclave d'un régime abject et méprisable. Han Ryner, dans une de ses lettres disait — on approchait de ce jour fatidique où des hommes s'étaient donné l'orgueilleuse prétention de juger ma vie — : « J'attends l'appel du comité : tu sais que je suis de ceux qui répondront avec netteté. » Parole donnée, parole tenue; Han Ryner, malgré son grand âge, vint apporter devant le tribunal militaire le témoignage émouvant qui aurait dû conseiller tout cœur bien né, si ceux qui décidaient de notre liberté avaient été à même d'apprécier la sagesse des paroles que prononça mon vieil ami. Les voici rapportées dans la forme la plus juste : « J'apporte à Hem Day, que je connais depuis douze ans, mon témoignage affectueux. Je le considère comme mon fils spirituel. Dans un livre, dès 1900, j'ai essayé de dresser dans sa beauté ferme et pure un objecteur de conscience. Sans doute Hem Day n'est pas d'accord sur tous les points, mais nous nous aimons dans nos différences. C'est la seule façon d'aimer. N'exigeons pas de nos amis qu'ils partagent tous la même vérité. Les visages humains ont des rapports entre eux parce qu'ils sont des visages humains.

Comme nous savons aujourd'hui ce qu'est un visage, nous saurons un jour ce qu'est une conscience humaine. Hem Day est certain d'être un précurseur. »

En d'autres circonstances, Han Ryner ne manqua jamais de me témoigner son estime. La préface qu'il écrivit pour mon « Erasme » en est une nouvelle preuve. Parfois ses lettres ne manquaient point d'humour, telle celle datée du 20 décembre 1932 où il disait : « Deux mois de prison pour toucher une joue d'officier : la tête de veau doit coûter cher en Belgique... Oui, envoie-moi un mot dès ton entrée dans le palais qu'on a bâti pour mêler les gens trop honnêtes aux gens trop naïvement malhonnêtes. » Puis ce furent les lettres qui me parvinrent en prison : « Qu'on ne dise plus que les prisons ne sont pas bienfaisantes : te voilà, grâce à saint Gilles, redevenu glorieusement Dieu ». — 3 mars 1933. — Et celle-ci, enfin, en date du 1^{er} mai 1933, jour de ma libération : « Ce mot de remerciement pour la version espagnole de ton bel article sur « La Soutane et le Veston. » Je suis heureux de l'adresser, enfin, à ton adresse ordinaire d'homme libre. Tu es content, hein, d'avoir cessé d'être Dieu ? »

Dans une lettre datée du 11 novembre 1924, sa fille, Georgette Ryner, me communiquait ces quelques petits détails qui gagnent d'être connus puisqu'ils permettent de comprendre comment, malgré son grand âge, Han Ryner pouvait fournir un labeur aussi considérable.

« Peut-être serez-vous heureux de connaître sa méthode de travail : il se lève dès que le jour pointe de manière à avoir fini sa toilette et pouvoir se mettre à l'œuvre dès qu'il fait jour.

« Première séance jusque vers 8 heures à 9 heures 25. Puis, après le déjeuner, lecture des journaux, du courrier; réponse aux lettres reçues; lecture.

« Après-midi, promenade aussi longue que le temps le permet. Le père Juif Errant est lui-même inlassable, et, de retour, travail, lecture.

« Connaissez-vous l'amour d'Han Ryner pour tout ce qui est beauté et vie ? Les fleurs qu'il va souvent visiter au Jardin des Plantés proche de chez lui, les tableaux du Louvre devant lesquels il paraît en prière — ses mains se joignent inconsciemment —; les enfants avec qui il aime jouer et dont il aime tant le rire et la grâce ?

« Connaissez-vous sa bonté et son rire puissant qui dissipe victorieusement tous les arguments et attaques sournoises ? Enfin son stoïcisme souriant : à 4 ans, il se cassa la jambe et le médecin appelé pour le soigner crut utile de dire à cet enfant : « N'aie pas peur, je ne te ferai pas mal. »

« Malgré sa promesse, il lui fit mal, l'enfant ne put tenir un cri, et immédiatement le cri fut suivi d'un souffle retentissant appliqué sur la joue du docteur : « Tu aurais dû me dire que tu me ferais mal, expliqua le petit stoïcien en herbe, alors je n'aurais pas crié. » Toujours je l'ai vu calme et souriant dans la douleur.

« Il eut, il y a quelques années, une crise de coliques hépatiques et le lendemain il disait : « Je suis content de ma journée. J'ai souffert, mais j'ai écrit une page qui me paraît belle. »

« En effet, le travail est le moyen pour lui de détourner son attention de la souffrance; pendant une crise d'appen-

dicite, il écrivait l'article qu'il donnait chaque semaine au *Journal du Peuple*, ayant sa glace sur le ventre. »

Tout ce qui était humain le préoccupait; les mille problèmes de la vie l'intéressaient; tout effort vers un mieux éveillait en lui sympathie et enthousiasme et, contrairement à ce que certains pensaient, le problème social trouvait en lui, dans sa retraite de philosophe, de quoi animer ses espoirs pleins de fervente communion.

Certes, son amour le portait vers les solutions pacifiques et non violentes du drame social et il n'avait pas tout à fait tort. Il se plaisait aux méditations philosophiques, mais son scepticisme n'excluait point la joie de voir s'ébaucher les rêves d'harmonieuses cités.

Comme je lui adressais, retour d'Espagne, les brochures que je venais de publier sur la tragédie espagnole, il me répondait en ces termes que je reproduis en entier, laissant taire pour mieux communiquer toute sa pensée, les quelques mots trop élogieux qui agrémentaient sa lettre :

« Merci, cher ami, pour tes brochures documentées, courageuses, sur ces terribles problèmes d'Espagne. Parmi ceux qui nous en informent, ou qui nous y embrouillent, je n'en vois guère qui apportent dans leur examen la belle conscience de mon ami Hem Day.

« Il me semble d'ailleurs naturel, quand on dédaigne d'être Dieu, de se montrer partout un homme réalisé. »

Puis ce fut sa dernière lettre, elle date du 8 décembre 1937. Han Ryner me parlait d'Étienne de La Boétie qu'il aimait ou, mieux, comme il l'écrivait : « Je suis de ceux qui prennent au sérieux « La Servitude volontaire » et il

m'engageait de bien travailler le personnage qui « malgré sa courte vie me paraît aussi intéressant qu'Erasmus ».

Ce devaient être, avec sa fraternelle accolade qui terminaient sa lettre, les derniers conseils que je reçus de celui qui fut pour moi un guide, je ne dirai pas un maître puisqu'il se refusait d'avoir des disciples et ne voulait que des amis, des frères en pensée et en humanité. C'était beaucoup mieux.

L'ANTIDOGMATISME DE HAN RYNER

« Ceux qui se croient justes et qui veulent la violence sont des affamés qui, désespérant de jamais rencontrer du pain, portent des pierres à leur bouche... mais les affamés de justice qui se seront écartés de la violence, ceux-là un jour seront rassasiés. »

(Le Cinquième Evangile).

« La sagesse nous avertit que tout ordre doit être ramené à un conseil et que nous devons examiner si ce conseil est raisonnable ou non, si ce conseil, venu du dehors, correspond ou non à notre conscience ».

(Contre les Dogmes).

Parcourir le vaste jardin littéraire et philosophique créé par Han Ryner, c'est respirer le délicieux parfum d'une pensée à la fois délicate et généreuse qui non seulement nous inonde de l'intime volupté de vivifiante sympathie, mais qui exalte notre goût de la vérité et notre haine du dogme quel qu'il soit, philosophique ou religieux, protes-

tant ou catholique, « qui affirme en dehors du domaine de l'affirmation et restreint la liberté du rêve ».

Le respect de la pensée d'autrui, de la personnalité de chacun, est peut-être la principale caractéristique de la philosophie de Han Ryner. Dans « La Sagesse qui rit », lumineux reflet de son âme enchantée, ainsi que dans sa brochure « Le Subjectivisme », on peut saisir les grandes lignes de sa pensée, et discerner cette préoccupation dominante de n'être jamais pour autrui une cause d'erreur. « Même quand on me tend la main, dit-il, il est prudent de garder les yeux ouverts. » C'est toujours le même souci qui l'inspire quand il demande aux philosophes la clarté, la précision et la logique : « Je mets de l'ordre dans mes pensées pour que le lecteur ou l'auditeur puisse me suivre... non pour qu'il doive me suivre. »

Mais, s'il estime que la logique est un précieux instrument de découverte, il sait aussi en montrer, non pas les dangers, mais le mauvais usage que peuvent en faire certains esprits dogmatiques pour déguiser le caractère spécieux de leurs affirmations.

Han Ryner n'est pas positiviste, ou, peut-être, l'est-il d'une façon si radicale qu'il se défie même de l'affirmation scientifique, bien qu'il connaisse que la science soit dépositaire des vérités les plus approximatives.

« Les sciences positives ont erré tant qu'elles ont voulu, d'une ambition trop vaste, exprimer le lien merveilleux entre les phénomènes physiques et le phénomène universel de l'universelle substance; elles ont commencé à se constituer le jour où elles ont renoncé à de telles prétentions. Leur exemple m'instruit. Je me détourne de l'alchimie du bonheur, de celle qu'on nomme morale, vers l'humble chimie que quelques anciens appelèrent sagesse. » Mais il n'est pas pour cela métaphysicien, dans l'acception

ordinaire de ce terme. « Chercher dans la métaphysique la règle de sa vie, dit-il, c'est modeler la vie sur le rêve et transformer la conduite humaine en je ne sais quel hagard somnambulisme.

« C'est vouloir ordonner et maçonner les pierres de l'abri indispensable sur le vague flottement des nuages »(1). Han Ryner se refuse à affirmer, il s'interdit de construire dans les nuages, car il veut vivre harmonieusement, sans toutefois refuser le savoir : « Je suis tenté d'abord de tout accorder, ici comme là, sans trop m'émouvoir de la contradiction. » Et, ici, Han Ryner aborde le problème très délicat du déterminisme et de la liberté.

« Toute tentative de raisonnement contient une affirmation de liberté. Par le déterminisme logique — forme peut-être un peu grossière de la liberté intellectuelle — tu échappes au déterminisme physiologique ou psychologique qui t'imposait des idées dispersées, désarmées et imprécises. » « Pour que j'agisse, continue-t-il, il faut que je me croie libre », et cependant, « détruire ma croyance au déterminisme, ce serait me supprimer tout motif d'action et briser le ressort même de ma liberté » (2).

Sur ce sujet, il est intéressant de lire la brochure « Liberté ou Déterminisme » de Han Ryner et André Lorulot, où l'on trouve les deux thèses philosophiques contradictoires exposées avec courtoisie.

Son opinion en faveur du libre arbitre est concrétisée par Han Ryner dans l'exemple suivant : « On offre à un homme un million pour dire le contraire de sa pensée, ou

(1) « Le Subjectivisme », pp. 27-28.

(2) « Le Subjectivisme », pp. 32-33.

on le menace du poteau d'exécution. Presque tous les hommes seront invinciblement déterminés par la promesse ou par la menace. Ils rouleront le long de leur pente aussi nécessairement que le rocher qu'on détache du sommet de la montagne. Mais Epictète et Tolstoï ne se laisseront pas entraîner au vertige de l'avidité, ni au vertige de la peur. M'interdirez-vous de les distinguer en disant : « Voilà des âmes libres ? » (1).

Nous voyons ici comment Han Ryner envisage la liberté : « C'est le pouvoir de s'élever au-dessus des passions et des sentiments instinctifs; Epictète et Tolstoï seraient déterminés à agir de la sorte, parce que précisément ils sont Epictète et Tolstoï. Han Ryner le reconnaît, d'ailleurs puisqu'il ajoute : « Ce que j'appelle liberté, vous préférez l'appeler puissance. » Dans ce cas, nous voilà tous d'accord et c'est avec juste raison que Manuel Devaldès nous dit au sujet de cette controverse entre deux probes philosophes des temps présents : « Nous ne chicanons pas Han Ryner à propos de son vocabulaire : ce n'est pas un philosophe de gouvernement et sa liberté ne fait de mal à personne; au contraire, puisqu'il use d'elle comme s'il lui donnait son vrai nom : puissance. »

L'équivoque sur le mot liberté ne provient-elle pas une fois encore de la défiance du dogme ? Sans doute, puisque Han Ryner nous dit : « Le déterminisme a son domaine, la liberté a le sien; et cependant l'un et l'autre emplissent magnifiquement l'univers... La grande beauté du déterminisme c'est qu'il rend le monde intelligible. »

Et il conclut ainsi : « J'aime ton effort héroïque, déterminisme, bêgaiement de la pauvreté matérielle. Mais toi,

(1) H. RYNER et A. LORULOT, « Liberté ou Déterminisme », p. 12.

liberté, cantique de la richesse formelle, tu mets partout une lumière et un sourire d'humanité. Ne séparez jamais dans mon esprit votre noble et souple enlacement. Car je veux me connaître moi-même matière et objet de science; car je veux me réaliser moi-même forme, harmonie et objet d'amour » (1).

Lorsque Han Ryner aborde la question des morales, c'est encore au point de vue de la liberté humaine qu'il les considère.

Celles qu'il nomme les morales d'esclaves, les morales servilistes, depuis l'obéissance à Dieu jusqu'à celles qui exigent cette obéissance au nom des entités les plus diverses : devoir, humanité, solidarité, race, patrie, il les réprouve toutes, car elles sont pour lui les expressions d'une autorité extérieure. Voici comment il s'exprime à leur sujet : « Je regarde les gestes que font les mains de vos prêtres, et je vois que vous êtes mensonges et attrape-nigauds. Dieu, je ne suis pas sûr de ton existence, et si tu es, je ne sais ni ce que tu es, ni ce que tu veux. Tes interprètes, par quel moyen en savent-ils plus que moi ? S'ils affirment quand je doute, c'est que les uns ont la sincérité de l'écho, mais les autres ont l'ambition de me conduire et l'avidité de m'exploiter » (2).

Si obéir est pour lui une laideur, une lâcheté, commander n'est pas moins vil à ses yeux; le dominisme ne vaut pas mieux que le servilisme.

Le maître n'est trop souvent que l'esclave de ses propres esclaves; il est rivé à la chaîne qui l'unit à eux; il vit sous la perpétuelle menace de voir son autorité renversée et

(1) « Le Subjectivisme », p. 24 et suivantes.

(2) « Les Diverses Sortes d'Individualisme », p. 30.

anéantie. Que reste-t-il alors ? Amour, sagesse, fraternisme et subjectivisme, ou, si votre préférence va aux noms anciens, christianisme et stoïcisme.

Han Ryner accepte donc la doctrine d'amour du christianisme mais il juge sévèrement ses prétendus représentants actuels.

« Jésus vous repousserait, leur dit-il. Prêtres, n'est-ce pas vous qui l'avez crucifié ? Or, vous n'êtes pas de ces brutes qui tuent gratis, mais, au contraire, les plus subtils voleurs. Vous avez escamoté le cadavre et déformé la parole. Le nom de Jésus, grand parce qu'il fut ennemi des prêtres, des tyrans et des riches, parce qu'il défendait de juger, parce qu'il détruisait la morale qu'on appelait alors Loi ou Thora, qu'en avez-vous fait ? Vous vous en êtes servis pour incliner les faibles devant les puissances et les mensonges » (1).

Il méprise de même l'individualisme lorsqu'il signifie la réalisation du « moi » par l'oppression des autres. Le nietschémisme « est la dernière mode de folie » et implique pour ses sectateurs « appauvrissement et égoïsme ».

La volonté de puissance doit s'exercer sur soi et ne point peser brutalement sur d'autres individus, sinon, c'est de l'erreur. « Elle devient vérité, écrit-il, si cet impérialisme m'est tout intérieur, si c'est moi-même que je veux dominer, que je veux créer » (2).

Han Ryner, comme Jésus et Epictète, repousse les paroles étrangères : « Fais taire les affirmations des partis, des religions positives, des libres pensées de troupeau.

(1) « Le Cinquième Evangile ».

(2) « Diverses Sortes d'Individualisme », p. 30.

Fais taire les voix de ton pays et de ton siècle. Tout cela n'est pas toi » (1).

Ce que veut Han Ryner, c'est la réalisation de chacun, selon la vieille formule de Socrate : « Connais-toi toi-même », car « comment répandrais-je autour de moi le bonheur et la sérénité avant de les posséder moi-même ?... On n'apprend rien que de soi-même, ajoute-t-il, et des circonstances de sa vie. Seule l'expérience directe est vraiment éducatrice. »

Tout dépend de nos actions intérieures, et c'est de nous seul qu'elles dépendent :

« Le bonheur d'autrui ne peut pas être l'œuvre de ma violence. Ma voix a beau crier, par quel prodige ferait-elle entendre aux autres leur voix intérieure ?... Notre effort utile, en effet, sera presque toujours intérieur et subjectif. C'est mon âme seule que je puis allumer. Qu'elle devienne un feu de plus en plus grand afin d'émaner vers ceux qui ont froid dans les ténèbres de plus en plus de lumière et de chaleur » (2).

Telle est la pensée de Han Ryner. Il a peut-être eu tort de le qualifier comme il le fait, car le subjectivisme qui vise à la formation personnelle de chacun ne doit pas être confondu avec le subjectivisme métaphysique qui prétend trouver la vérité par la seule conscience sans tenir compte de la raison et de l'expérience.

Mais sa doctrine ou plutôt son enseignement se justifie puisqu'il vise à libérer les hommes des deux tendances qui se disputent leur personnalité, le servilisme et le dominisme, grâce auxquelles les plus sublimes évangiles sont restés lettre morte :

(1) « Le Subjectivisme », pp. 59-60.

(2) « Le Subjectivisme », pp. 69 et suivantes.

« Est-ce que rien sert à rien ?

« Jésus a voulu détruire les cultes extérieurs et les règles, et les lois : l'ironie des choses et l'habileté des puissants ont fait de lui le fondateur de la plus organisée des religions.

« Il prêcha l'égalité et son souvenir servit à autoriser et à soutenir toutes les hiérarchies. Les prêtres furent intolérants au nom de cette victime de l'intolérance des prêtres; ils tuèrent pour la gloire de celui qu'ils avaient tué » (1).

Alors, dans son livre : « Le Cinquième Evangile », il fait revivre le vrai Jésus, ennemi des prêtres et des lois, celui dont les disciples, nous dit-il, « ne connurent pas les profondeurs libres de l'amour; esclaves d'une foi grossière et d'une grossière espérance, ils détruisirent la foi à la loi pour édifier une loi de la foi ». Et il interprète la doctrine du crucifié :

« La sagesse veut qu'on obéisse, non aux autres... Toute loi écrite est folie; et aussi toute cérémonie religieuse... Ce qui est écrit au cœur des bons vaut mieux que ce qui est écrit dans la loi méchante.

« Pourquoi y a-t-il de mauvaises pensées dans vos cœurs, et pourquoi y a-t-il des mots de haine et de colère sur vos lèvres qui tremblent?... Jésus enseignait les grandes choses qu'on peut entendre avec le cœur; mais il n'enseignait pas comme les scribes et les prêtres, les petites choses qui amusent ou embarrassent l'esprit... Et il n'enseignait pas comme les scribes et les prêtres avec servitude et autorité, en esclave qui répète à d'autres esclaves des ordres du maître. Mais il enseignait avec liberté comme

(1) « Le Crime d'obéir », p. 195.

un homme qui parle à des hommes, comme un cœur qui déborde vers d'autres cœurs. Ne faites pas comme les docteurs de la loi qui exigent un salaire pour dire ce qu'ils croient la vérité... La parole et l'amour ne se paient point avec de l'argent. Et si on les paie avec de l'argent, ils ne sont plus l'amour ni la parole. Vous, donc, ce que vous avez reçu gratuitement de mon amour, donnez-le gratuitement et amoureusement » (1).

Ce livre est d'une lecture sagement suggestive et nous partageons l'avis de Manuel Devaldès disant au sujet du « Cinquième Evangile » : « Qui que vous soyez, et quoi que vous pensiez, lisez ce livre; peut-être par lui croîtrez-vous en individualité et en amour; peut-être deviendrez-vous plus libre et meilleur. »

En bien d'autres ouvrages où il ressuscite des personnages du passé, tels Pythagore (« Le Fils du Silence »), ou Socrate (« Les Véritables Entretiens de Socrate »), Han Ryner tente de nous restituer des individualités qui furent trop souvent voilées par ceux qui avaient mission de nous transmettre intégralement leur pensée. Dans toutes ses œuvres se révèle la même préoccupation de discerner la vérité travestie par les imposteurs dogmatiques. Et son objectif est toujours d'amener les hommes à se dépouiller de leurs apparences extérieures et factices, qui sont aussi des dogmes, pour se voir dans leur vérité intime. Et il leur enseigne alors à se modeler selon l'idéal personnel.

Le but de son enseignement, Han Ryner l'a bien noblement exprimé dans l'exhortation suivante terminant l'une de ses conférences :

(1) « Le Cinquième Evangile ».

« Mes chers Amis, chacun de nous peut une chose, chacun de nous peut produire en lui-même un homme tel qu'il rêve les hommes futurs. Que chacun de nous réalise cet acte qui paraît d'abord assez médiocre et qui est le plus rare des chefs-d'œuvre. Que chacun de nous se sculpte et se réalise comme il rêve l'homme de plus tard. Et dans les laideurs et les tristesses mêmes du présent nous formerons déjà une bien merveilleuse oasis de bonté et d'amour. »

PACIFISME ET VIOLENCE

Le pacifisme a été chez Han Ryner une affirmation constante. Dans plusieurs de ses livres il a étudié cette question et développé des thèses originales autant que personnelles sur ce grand problème qui n'a cessé de préoccuper les esprits libres et indépendants.

C'est tout particulièrement le problème de la violence qui a retenu l'attention de Han Ryner et si, dans trois de ses livres et non des moindres, il a examiné les rapports qui peuvent exister entre l'homme et la violence, cela montre l'intérêt qu'il attachait au problème.

C'est plus particulièrement dans « Le Crime d'obéir », « Le Sphinx rouge » et « Les Pacifiques » que Han Ryner a examiné le problème de la violence et du pacifisme. Tandis que dans les deux premiers livres il examinait la violence pour un ou plusieurs individus, dans le dernier, il précisait sa pensée sur ce sujet pour tout un peuple.

En d'autres livres et plaquettes, Han Ryner a repensé ce problème, qui le sollicitait avec tant d'ardente passion. C'est ainsi que les 4^e et 9^e dialogues des « Apparitions d'Abasvérus » et sa pièce théâtrale : « Les Esclaves », ainsi qu'un autre petit roman : « La Tour des Peuples », en font état.

Le Crime d'Obéir.

C'est en 1895, qu'Han Ryner écrivit « Le Crime d'obéir » publié en 1900 aux Editions de la Plume. Ce livre était devenu complètement introuvable jusqu'au jour où, par une délicate attention, André Lorulot, directeur de « l'Idée libre » le réédita, en 1925. L'ouvrage n'a rien perdu de son actualité.

C'est un crime d'obéir à sa conscience. C'est un crime de vouloir suivre le chemin que vous dicte votre rythme moral, votre pensée intérieure. La société ne peut comprendre qu'on déroge de telle sorte aux lois établies, dit-elle, avec le consentement et l'approbation de tous les citoyens électeurs, lois discutées librement, ajoute-t-elle, par les représentants du peuple élus au suffrage universel. Trop habitué à ce que le troupeau humain s'incline devant les lois de la souveraineté populaire, cette société châtiée avec un cynisme sans égal, tout en y mettant une pointe de courtoisie, ceux qui se permettent d'oublier ou de méconnaître ces lois codifiées, ou qui — ce qui est plus grave — s'insurgent, même pacifiquement, contre l'abdication qu'elles exigent de l'individualité consciente qui se refuse d'accomplir des gestes d'automates.

Han Ryner, pour exprimer le dégagement de son être, tout en le complétant, a écrit son « Crime d'obéir » parce qu'il correspondait avant tout à l'éveil de son individu et de son individualisme et que selon sa propre pensée même : « Nos livres aident à la clarté de ce qui est en train de se faire. »

Dans « Le Crime d'obéir », Han Ryner essaye de dégager l'être du milieu qui l'opprime. Cet être a éveillé l'individu, l'individualité a surgi, qui s'est révélée superbe et digne d'aider ou d'émouvoir les assoupis. Son héros

s'est montré assez puissant pour fortifier ceux qui luttent dans ce monde pour l'avènement d'une société plus fraternelle; il va même jusqu'à être assez flamboyant, pour illuminer ceux qui n'ont pas encore trouvé la véritable libération.

Dans « Le Crime d'obéir », Han Ryner essaye donc de dire un héros au caractère désintéressé, antipathique à la foule de son temps et de son pays même.

C'était, semble-t-il, bien mal connaître son monde. Han Ryner aurait-il fait montre d'aussi peu de sens psychologique ? Non, car, pour l'écrivain, il ne faut pas confondre héros avec aventurier. Chez Han Ryner, il n'est nullement question que son héros risque sa vie pour une couronne, pour une fortune, pour un galon, pour une croix, ou quelques mots d'éloges; de tels hochets répugnent au héros de Han Ryner.

Son héros ne saurait être non plus le réceptacle des sentiments d'une masse. Ainsi situé, il ne pouvait se manifester extérieurement que comme une réaction contre son milieu propre et devenir tour à tour « un monstre naissant » puis un « monstre formé ». C'est ce qu'Han Ryner nous a présenté dans son « Crime d'obéir ». Sans doute, pour rendre son héros plus aimable, plus acceptable, il lui aurait suffi peut-être de le situer dans une autre atmosphère, dans un autre pays.

Han Ryner n'a pas voulu sacrifier des vérités (même les plus humbles) et éviter le blâme de la tourbe pour tenter d'acheter un succès banal en naturalisant son héros par exemple allemand, afin de faire vibrer ainsi l'hostilité savamment entretenue entre les deux pays. Sourions sagement et savourons la dernière phrase qui termine la précaution oratoire du « Crime d'obéir »; « Cependant les

patriotes peuvent faire eux-mêmes le naïf démarquage. Peut-être qu'à cette condition, mon livre leur plaira. »

Le héros du « Crime d'obéir », Pierre Daspres, est un jeune enfant de dix-huit ans qui vient de perdre son père. Un vieux professeur a pris l'orphelin sous tutelle et l'envoie faire son droit à Paris. A peine débarqué, Pierre Daspres ne peut s'empêcher de se révolter devant l'esprit hypocrite et sournois du monde qu'il se voit forcé de côtoyer. Il ne peut supporter l'orgueil idiot d'un jeune ami d'enfance qu'il vient de retrouver.

Mais Han Ryner campe un héros noble et désintéressé, héros qui épousera des idées qui lui paraissent pures. Le doute a détruit les dieux auxquels il crut jadis, et aujourd'hui, pauvre pèlerin en quête d'un idéal, il se heurte à ces milieux irrespirables qui se disent libérés, et qui fourmillent dans ce grand Paris.

A la mort de son vieux maître, qu'il n'a pu revoir en vie pour lui faire part de sa décision d'abandonner ses études, Pierre Daspres va modifier du tout au tout sa façon de vivre et de penser, car il veut vivre en sincérité et sans compromission : « Pourquoi apprendre ces lois qui ne sont que la bêtise, l'injustice réglementées ?... Chacun doit tout ce qu'il croit devoir, il faut vouloir vivre sa vie et se réaliser soi-même. »

Pierre Daspres rêvera d'une vie éthique en harmonie avec sa personnalité, se refusera à toute compromission, et bientôt son amie, dans une même ferveur, harmonisera sa vie avec la sienne. A deux, ils atteindront cette folie de l'absolu, et s'en iront tous deux vers la mort, car on meurt de vouloir vivre en toute pureté dans une société infiniment impure.

Pierre Daspres se refuse au service militaire. Traduit devant un conseil de guerre, il est condamné comme fou;

la phthisie viendra le délivrer. Entre temps, son amie, enceinte, se suicidera pour épargner à leur enfant l'esclavage social.

Mon martyr, dit Pierre Daspres, me paraît plus beau d'être désintéressé, « le chemin de la mort n'est pas pour moi le chemin de la gloire. C'est le chemin du dernier devoir, cela suffit. »

Son geste restera-t-il incompris ?

Dans une société lâche et infâme, où tout ce qui vit se contente de compromissions et d'accommodements, Pierre Daspres, pour beaucoup, s'élève trop haut pour être apprécié, car la société en général se refuse à considérer « la valeur individuelle de qui, se refuse à obéir aux exigences de la collectivité ».

M.-C. Poinsot a fait au « Crime d'obéir » cette critique franche : « Daspres me reste toujours antipathique, pourquoi ? Parce qu'il sacrifie l'amour à l'individualisme, parce que son amante meurt de son obstination, parce que son héroïsme a quelque chose de monstrueux, et que je ne puis accepter. Je l'accepte d'autant moins qu'il ne m'est pas prouvé qu'entre l'amour réalisé et le « moi » réalisé il faille choisir celui-ci, qui entraînera la douloureuse extinction de celui-là. »

Il est peut-être difficile à certains de saisir toute la valeur de cette protestation vivante de l'individu affranchi de tout lien sociétaire, qui affirme son individualisme, se refuse à penser en groupe et à agir en groupe et dresse fièrement son indépendance en se refusant à la servitude militaire.

Manuel Devaldès expliquant la signification du « Crime d'obéir » écrivait : « C'est à l'égard de lui-même, à l'égard de ce qu'il considère comme la partie noble de son moi,

ou mieux comme son moi réel, que l'individualiste stoïcien commettrait un crime, s'il obéissait à des ordres extérieurs ignobles, tel celui de tuer, voire simplement d'apprendre à se servir d'une arme. Pour lui, obéir est un crime et commander en est un autre. Il n'y a, dit Pierre Daspres, que deux ridicules comme il n'y a que deux crimes : obéir et commander. C'est-à-dire qu'en commandant vous écrasez l'individualité d'un autre, et vous vous couvrez de ridicule aux yeux de l'homme libre et intelligent, et en obéissant, vous écrasez votre propre individualité ou, si l'on veut, la partie la plus noble de votre individualité. Vous vous diminuez, vous n'êtes plus qu'un fantoche, sans compter que vous apportez une aide au dominateur dans sa besogne d'écrasement des autres. »

En fait, le héros du « Crime d'obéir » marque une valeur individuelle qui se refuse à obéir aux exigences de la collectivité. Son refus affirme un devoir de sincérité, il est idéalement désintéressé, c'est un pur héros, et comme je l'écrivais jadis, je ne sais si Han Ryner approuverait encore tout le rigorisme de son principal personnage. J'ai tout lieu de penser, quant à moi, qu'il ne désapprouverait pas une autre définition du devoir, au nom précisément de son individualisme qui reconnaît à chacun le droit de se faire sa propre vérité, de l'affirmer et de la réaliser.

Le Sphinx Rouge.

« Le Sphinx rouge » paraît, lui, en 1905. Dans ce roman individualiste, Han Ryner examine à nouveau le problème de la violence.

Ici, le problème est étudié chez quelques individus, et c'est ce qui le différencie d'avec « Le Crime d'obéir »,

où le problème de violence était étudié pour un seul individu.

Sébastien de Ribière en est le héros. C'est le Pierre Daspres du « Crime d'obéir » sous d'autres formes, qui, dans des discussions et des situations analogues, essaie de résoudre le problème individualiste.

Volonté libre, qui mourra également en beauté; individualité forte, extrêmement indifférente aux autres individualités, Sébastien de Ribière, ancien magistrat, qui donnait de grandes espérances, est saisi de remords, parce qu'il a, dans un réquisitoire improvisé, obtenu la tête d'un accusé qu'il reconnaîtra innocent. Il avait compris l'ignominie accidentelle du juge qui se trompe et l'infâmie essentielle de la loi et du magistrat.

Il abandonnera petit à petit sa situation pour se retirer seul afin de méditer sur l'irréparable erreur qu'il avait peut-être faite en condamnant à mort un être qui avait nié jusqu'au bout. Il est meurtri par l'invasion du doute. Pour lui : « Les droits que la société s'arroge sur l'individu lui paraissent douteux d'abord, bientôt tyranniques et criminels. »

A la mort de sa femme, qu'il n'a pu revoir en vie, il emmène ses quatre enfants avec lui dans sa retraite. Et Han Ryner s'efforcera, par la suite, d'examiner le problème qui le sollicite, chez lui et les quatre enfants.

Deux d'entre eux furent incapables de suivre leur père sur le chemin de la libération, et, privés du soutien d'une morale au moins usuelle, l'un finit dans l'inceste et l'autre dans l'infanticide. Quant aux deux autres, s'ils comprirent mieux leur père, ils ne parvinrent point à être eux-mêmes. L'une tue son fiancé qui trahissait ses espérances et l'autre organise un attentat pour empêcher la guerre.

Ils se sont tous trompés et Sébastien de Ribière, lapidé

par la foule, tombe et meurt. Il semble, à certains, plus sympathique que Pierre Daspres.

Le « Sphinx rouge » renferme sur la question de la violence quelques passages significatifs. Deux d'entre eux méritent d'être cités. Le premier se rapporte à une réponse que Sébastien de Ribière donne à son fils alors qu'il l'interroge sur l'obligation militaire.

Han Ryner, à la question posée par le fils : « Est-ce que je dois être soldat ? » ne manque point d'y répondre par la voix du principal personnage du « sphinx rouge », Sébastien de Ribière : « Celui qui demande conseil n'est pas un héros. Il faut lui indiquer le minimum du devoir », et Sébastien de Ribière expliquera ce qu'est le devoir de l'individu vis-à-vis de la société. Pour lui, il reste anti-social, mais il conçoit qu'il est incapable de se libérer de l'envahissement sociétair. Celui-là paie la rançon par quelques obéissances extérieures, par des soumissions qui marquent un certain avilissement. Encore faut-il que ces concessions ne puissent point acculer l'homme au choix entre l'héroïsme ou le crime, car là aucun conseil n'est à demander; on peut accorder au monstre bien des choses hormis son cerveau et son cœur. Mais si le père se refuse à la servitude infamante, il ne peut non plus dicter des conseils à qui le sollicite. C'est ce conflit qui met aux prises le père et le fils, et ce dernier semble reprocher à son père de le conseiller de faire ce que lui, ne voudrait point faire. A cela le père répondra : « C'est que, mon fils, tu m'aurais demandé conseil, et moi je ne demande conseil à personne ». Et le père affirme ici son individualisme, qui se refuse d'engager autrui, sachant que la défaillance au milieu de l'acte héroïque est la pire faiblesse et qu'il est dangereux de prétendre marcher au delà de soi-même.

« La chute de la volonté au milieu du devoir commencé est le plus avilissant ou le plus torturant des maux. »

Han Ryner, recourant aux sources anciennes des pensées philosophiques qu'il développe toujours avec tant de grâce et de profonde passion, laisse à son héros Sébastien de Ribière le geste d'offrir à son fils les maximes d'Épictète, dans lesquelles ce dernier lira : « Florus demandait un jour à Agrippinus : « Irai-je au théâtre avec Néron ? et danserai-je avec lui ? — Va, lui dit Agrippinus. — Et toi, lui dit Florus, pourquoi n'y viens-tu pas aussi ? — C'est, lui répondit Agrippinus, que je n'ai pas assez délibéré ».

Le second passage qui nous intéresse tout particulièrement dans « Le Sphinx rouge » est un entretien dans lequel Sébastien de Ribière, qui s'est aperçu de l'idéal anarchiste de son fils, essaiera de lui démontrer que le devoir d'un individualiste n'est pas de développer une action destructive en utilisant la violence — voire la violence organisée — mais, au contraire, de tenter d'être soi, sans ordonner « ses gestes selon ses rêves ».

Han Ryner expose ici un individualisme pur et, à une confiance que le fils fera à son père, à savoir : « Aller vers les hommes et je tâcherai de me rendre utile; devenir utile me semble la seule ambition noble », Sébastien de Ribière répondra par un demande à son fils : « A quoi veux-tu être utile ? » et il s'étend en une explication qui sera l'affirmation d'un individualisme pur, qui estime qu'il est absurde, si le but n'est pas supérieur au moyen, de s'arrêter à l'objet le plus proche. Rien n'est supérieur à l'homme, et pourquoi alors être supérieur à soi ?... « Sois donc utile à toi-même, l'homme dont tu sais le mieux les besoins, l'homme sur qui tu as le plus d'influence. »

Mais je ne m'attarderai point à développer ce côté de la pensée de Han Ryner, qu'il place dans cette réplique de

Sébastien de Ribière à son fils, pas plus que je ne signalerai les divergences qui me séparaient de la pensée de Han Ryner sur ces points exposés.

La « beauté décourageante » des paroles de Sébastien de Ribière n'a point convaincu le fils de l'inutilité de l'action, car en lui le désir de diminuer le mal dans le monde, le tenaille. Il veut préparer et avancer l'avènement de la société future. Il est décidé à tâcher de préparer un avenir où l'égalité et la liberté ne seront point de vains mots. C'est pourquoi il est décidé à aider les hommes pour qu'ils comprennent la stupidité de l'existence de tout gouvernement. Pour ce faire, il les entraînera sur les chemins de la destruction de l'Etat, « l'infâme monstre artificiel » que Tolstoï appela si justement la violence organisée.

Sébastien de Ribière reste sceptique sur tout ce que lui expose son fils. Il ne peut concevoir cette forme de solidarité ou de sacrifice pour autrui. Il se refuse à chercher au dehors la joie, car s'il y a ce mal gouvernemental grossier et nuisible auquel il faut échapper, un autre, puissant et subtil poison existe, le mal social : « Etre anarchiste ne suffit pas, mon fils, il faut être asocial. »

Cette affirmation du père nous situe à nouveau vers un absolu, et on s'en rendra compte d'autant mieux en relisant cette dernière affirmation de Sébastien de Ribière :

« Se sacrifier à de l'inférieur ou à de l'impossible ou même à de l'incertain, quelle absurdité ! Devenir l'homme utile, quand on peut rester l'individu, c'est abdiquer la seule sagesse et la seule royauté pour rechercher une place de laquais sous les ordres de je ne sais quel maître dur, fou et vil. »

Han Ryner a montré dans « Le Sphinx rouge » que Sébastien de Ribière avait raison, mais il n'avait raison que pour Sébastien de Ribière, qui reste un Epictète moderne, volonté libre qui meurt en beauté, certes; individualité extrêmement forte, indifférente aux autres individualités.

Les Pacifiques.

Après « Le Crime d'obéir » et « Le Sphinx rouge », Han Ryner se devait de transposer le problème de la violence qu'il venait d'étudier dans ces deux ouvrages, pour un et quelques individus, dans un nouvel ouvrage où il étudiait la question, pour une collectivité. C'est ainsi qu'est né « Les Pacifiques ».

Dans une lettre datée du 28 janvier 1924, Han Ryner essayait de me rappeler une improvisation qu'il avait faite quelque temps avant, dans une conférence qu'il intitulait « Pourquoi j'ai écrit « Les Pacifiques » ».

Cette conférence, malheureusement, n'a pas été recueillie. Elle nous aurait aidé certainement à mieux dénouer la pensée de Han Ryner, et certainement à mieux la comprendre encore.

Voici ce que m'exprimait Han Ryner, en parlant de ses « Pacifiques » et de la violence :

« Or, quelques individus sont, depuis longtemps déjà, en état de la résoudre. Aucun peuple encore. « Les Pacifiques » ne pouvaient donc être qu'une utopie, et tandis que les héros du « Crime d'obéir » et du « Sphinx rouge » résolvent la question dans le concret, aujourd'hui et ici, « Les Pacifiques » ne peuvent la résoudre que dans le rêve.

« Le rêve est un multiplicateur. Si je rêve que je trouve une perle, presque toujours je trouve d'autres perles, autour

de la première. Une utopie est un rêve, où l'utopiste se multiplie lui-même et se projette en un peuple. « Les Pacifiques », c'est Han Ryner devenu un peuple. »

L'auteur a supposé que l'Atlantide n'a jamais disparu entièrement; une partie de ce continent a été engloutie par la catastrophe, et c'est ainsi que ces Atlantes devinrent en quelque sorte des représentants de l'idéal de Han Ryner.

Il bâtira son roman sur un ensemble de fictions et ce peuple, à la fois individualiste et communiste, il l'appellera les « Pacifiques ». Il aurait pu lui donner un tout autre nom, choisi par l'un des caractères de ce peuple, mais si le choix de Han Ryner s'est porté sur ce titre symbolique, c'est parce que la paix a été à la base de son développement. Han Ryner nous décrira avec une richesse d'imagination non égalée, agrémentée de fines ironies, toute la vie et la joie d'une harmonieuse évolution.

« Les Pacifiques » parurent chez Figuière en 1914, quelques mois avant le déclenchement de la première guerre mondiale. C'est là un hasard qui ne manque pas d'ajouter une note à la fois curieuse et ironique, mais hélas, ce fut peut-être là aussi une cause qui explique pourquoi cet admirable ouvrage est resté méconnu.

Dans son île de l'utopie, Han Ryner est parvenu à jeter des Européens. Le procédé n'offre certes rien de bien nouveau : un navire s'égare dans une mer sombre, les passagers sont recueillis par les Atlantes, peuple chez qui Han Ryner situe et réalise son utopie. Cet incident permettra à l'auteur de confronter notre fausse civilisation avec un idéal plus noble, et l'autorisera à développer de mordantes satires sur le patriotisme, l'organisation sociale présente, et la mentalité stupide de nos contemporains.

Mais c'est la manière avec laquelle Han Ryner va exposer le problème de la résistance à la violence et à la guerre qu'il est intéressant d'analyser. Son exposé prête à controverse, car son apriorisme reste sujet à caution. Ici comme dans les deux livres précédents, Han Ryner se laisse tenter par des absolutismes de pureté et c'est cette irréalité qui finit par jeter sur l'idée qu'il veut défendre quelques réticences de la part des esprits plus positifs parce que plus aux prises avec les réalités de la vie. Il est certain que ce précepte: Tu ne tueras point, doit avoir chez ceux qui se réclament du matérialisme une valeur toute relative, et malgré qu'ils soient partisans, tout comme l'idéaliste, d'une vie noble et belle, ils ne peuvent accepter d'une façon absolue son contenu. Mais cette querelle entre matérialistes et idéalistes ne doit jamais nous solliciter outre mesure. Laissons plutôt la parole à Makima, ce doux vieillard paisible à qui Han Ryner fait dire :

« O frères séparés de nous par un fossé que le temps et la réflexion combleront, ne descendez pas de l'autre côté de l'abîme qu'une vie ne suffit jamais à remonter.

« — Il n'est jamais juste de tuer.

« — Frères, purgez plutôt votre cœur de l'amour du meurtre; la haine et la vengeance crient en vain : « Nous nous appelons Justice », leur laideur les fait reconnaître. Frères, la Justice ne salit point ses mains dans le sang. Frères, tant que vous n'aimez pas, vous ne pouvez savoir ce que c'est que la Justice, car ceux qui savent appellent Justice l'équilibre de l'amour... Respectez l'homme possible, respectez l'homme qui peut-être demain surgira, pleurant sur aujourd'hui. Frères, le meurtrier qui pleure est vaincu. Mais le meurtrier qu'on tue est vainqueur : il a créé un autre meurtrier. »

Han Ryner termine son récit d'une manière assez humoristique, et y joint une note quelque peu ironique. Il dira

que le narrateur des « Pacifiques » ne signera point son livre et qu'il s'est masqué d'un prénom afin de ne pas être reconnu, car des nécessités politiques lui imposent cette prudence.

Conseiller, bientôt député socialiste, notre homme ne peut changer de clientèle électorale et, il faut l'avouer, ce qui a été dit dans « Les Pacifiques » ne se marie guère avec le programme de son parti. « Cet aveu, je le fais fièrement. Si je ne le signe de mon nom, c'est que l'éducation des lecteurs est encore insuffisante. Ils ne comprennent pas que l'homme politique défend une cause que toutes sortes de hasards peuvent avoir choisie pour lui et que c'est le droit de l'avocat — pourvu qu'il soit loyal, discipliné et qu'il plaide éloquemment — de ne pas croire un mot de ce qu'il dit. »

Certes, la thèse présentée par Han Ryner laisse le champ libre aux multiples interprétations d'une imagination fertile. Il faut qu'on se rende bien compte avant tout que Han Ryner n'a voulu nous offrir ici qu'une utopie dans laquelle il s'est efforcé à la richesse qui dit toute sa pensée : « Tout ce que j'en peux saisir à l'époque où j'écris ce livre » et, ajoutait-il dans cette lettre déjà citée, il s'efforce « à l'unité qui groupe tout le détail autour d'un problème essentiel ».

Les livres de Han Ryner, il faut les prendre comme des enseignements d'un philosophe qui propose sa pensée sans jamais l'imposer à tous ceux qui veulent en sa compagnie faire un bout de chemin vers les sommets libérateurs.

D'une longue lettre qu'il m'écrivit jadis je détache encore ces lignes qui pourront nous aider à mieux le comprendre : « La paix extérieure ne peut être que le rayonnement de la paix intérieure. Elle est la fleur de la non-contrainte, de la liberté. Liberté non seulement visible mais

profonde et qui n'exige jamais du voisin qu'il pense ou sente comme moi. « Les Pacifiques », à ce point de vue, pour contre-partie « La tour des Peuples ». Les constructeurs de la Tour échouent parce qu'ils voudraient créer la fraternité sur la base de croyances communes. Les « Pacifiques » ont réussi parce que personne chez eux ne tente d'imposer à autrui un dogme, quel qu'il soit.

La Tour des Peuples.

« La Tour des Peuples », Han Ryner l'écrivit pendant la guerre. L'ouvrage fut publié en 1919.

Nous assistons ici, dans ce roman, à l'effondrement lamentable d'une entreprise prématurée de fraternité humaine. C'est la Tour de Babel, c'est-à-dire la tour de la confusion, comme le signifient les Ecritures. Chez Han Ryner, la « Tour des Peuples » s'anéantira parce que entre ceux qui l'édifient est née une rivalité. Cette rivalité a pour cause le désir d'une justice rigoureuse chez les uns, tandis que les autres ont acquis une idée profonde de l'amour.

Han Ryner nous dira que pour construire cette « Tour des Peuples » on ne peut cultiver la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent. Il faut que l'idée de justice soit, en quelque sorte, tempérée par une idée d'amour, afin de la compléter et de rendre possible la naissance du bonheur.

De ce que l'idée de justice contrarie l'idée d'amour, il s'ensuit que la Tour s'écroule, parce que des querelles stupides n'ont cessé de diviser ceux qui s'étaient donné la tâche de la bâtir.

Han Ryner termine en pessimiste l'œuvre qu'il édifiait en optimiste. Faut-il voir en cela que la « Tour des Peu-

ples », écrite pendant la guerre, ait été empreinte dans sa rédaction de cette triste période qui nous légua de bien pénibles souvenirs.

La leçon que nous pouvons tirer de ce livre doit nous porter à réfléchir sur les images que nous nous créons de la réalisation d'une société future. Elle ne doit cependant pas nous ôter tout désir d'œuvrer et nous faire tomber dans un pessimisme aigu.

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que l'amour n'est pas encore dans le cœur des hommes.

Les Apparitions d'Ahasvérus.

Dans « Les Apparitions d'Ahasvérus », Han Ryner reprend cette même idée et c'est plus particulièrement dans les 4^e et 9^e dialogues qu'il consacre à la question de la justice quelques pages qui répondent au thème qui nous sollicite.

Han Ryner fait apparaître « Ahasvérus » à Lazare, à Sénèque, à Marc-Aurèle, aux Jacques, à La Boétie, à Galilée, à Kant, à Nietzsche, à Néo-Stoïcus, à Festiva et à Simplicie qui symbolisent : la mort, le temps, l'espace, le pouvoir, la révolte, la servitude volontaire, la science, la critique, le surhomme, la justice, le songe et l'amour.

Dans la « 4^e apparition », le dialogue de la révolte, qui parut en 1912 déjà, dans les « Rubriques nouvelles », sous le titre « Le Justicier », Han Ryner a examiné non ce que ce dernier titre laisse supposer, mais ce qui détermine vraiment le changement.

Le 9^e dialogue est consacré à la question de la justice; Ahasvérus y vante le talion et Néo-Stoïcus lui apportera

une réplique en lui opposant quelques méditations dont voici les meilleures:

« Réflexe brutal, morsure de chien mordu, le talion est également indigne de la raison et du cœur de l'homme... Il rétablit l'équilibre, dis-tu ? En faisant à gauche le même mal qui fut fait à droite... Tant qu'assassiner l'assassin ne rendra point la vie à la victime... le talion renouera le désordre qu'il prétend réparer et renouvellera le trouble qu'il se vante d'apaiser... »

« La vengeance est le commencement nécessaire de la justice, dis-tu ? Autant que l'injustice, je hais la justice qui se venge. Celui qui aspire à la vengeance n'est qu'un juste apparent. Son effort se trouve équitable par hasard, par situation. Aide-le à changer de situation et cet homme établira, à la place de l'injustice dont il souffre, une injustice dont il jouira. L'apparente justice est un appât qui appelle dans un piège. Je recule devant le cercle de la violence. Je vois le passage par où l'on entre et qu'il ressemble à un sourire. Mais il se referme sur l'imprudent. Nul n'est ressorti du cercle qui tourne comme un vertige.... »

Les Esclaves.

Le 9 avril 1910, la Compagnie du théâtre de Shakespeare créait « Les Esclaves ». Ce petit drame philosophique est une vision antique; sobre et poignante à la fois, elle émeut singulièrement.

Afin d'aider à comprendre le présent, Han Ryner évoque le passé, pour prouver qu'on ne peut transformer l'avenir que par l'éducation. L'humanité pourra, si elle adopte des idées plus nobles que celles des maîtres et des esclaves,

se libérer de toutes les servitudes qui la dégradent, j'ai nommé le servilisme et le dominisme.

Le Stalagmus de Han Ryner connaît le futur; les esclaves se sont réunis autour de lui en vue de se soulever contre leur maître, mais en leur âme sordide il n'y a d'espoir que pour des joies serviles; seule une chrétienne confesse son Dieu. Stalagmus trouve inutile de mettre en haut ce qui est en bas, en bas ce qui est en haut, mais il méprise tout autant cette ère chrétienne où, sous des noms successifs de servage et de salariat, s'éternise l'esclavage qu'il retrouve dans une vision des siècles futurs qui se déroulent devant lui.

Au maître qui le nargue, Stalagmus répond insolemment, écrasé qu'il est à l'idée de ce qui attend les hommes esclaves et lâches, et quand le maître ordonne de le frapper de verges, Stalagmus le tue. Stalagmus n'espérant guère en la justice, attendu que les esclaves ne valent pas mieux que les maîtres, tue cependant le magistrat de l'ordre social, afin d'être conséquent avec ce qu'il porte en lui.

Sans doute Stalagmus n'a pas songé à son harmonie intérieure en commettant son geste de violence individuel. Il a voulu donner aux autres une leçon qui serait à la portée de leur compréhension, mais son action à lui est bien au-dessous de sa portée. S'il reste esclave à son tour de son premier geste de violence, s'il répète d'autres violences tout en les proclamant violentes et inutiles, c'est qu'il regrette peut-être d'avoir obéi une première fois à ses mains, mais par la parole il proclamera la seule vérité libératrice, vérité qu'il n'a pas la puissance d'appliquer dans sa vie active : « La vraie liberté n'est pas dans les mains mais dans l'esprit. »

Encore ne faut-il point s'imaginer que Han Ryner, après

avoir repoussé par Stalagmus l'idée d'une guerre civile, approuve la violence individuelle. On comprendra aisément que là n'est pas la pensée de Han Ryner car, si Stalagmus a dit des paroles que Han Ryner peut approuver, son geste, symbole d'une colère justicière, peut exprimer à la fois « le sentiment superficiel d'une minute ou la pensée profonde de toujours. » Il est indubitablement condamné par l'auteur, qui nous avertira que tous ces personnages sont des « esclaves ». Stalagmus même, quoique affranchi en pensée, reste l'esclave de ses gestes. C'est ce qu'a développé avec son admirable talent Han Ryner, auteur de tant de livres à la pensée noble et généreuse.

Avec « Les Esclaves », voici terminée notre excursion à travers les écrits de Han Ryner où sa pensée pacifique et non violente s'est exprimée avec constance et ferveur.

Violence ou non-violence ? Anarchie !

Gérard de Lacaze-Duthiers, dans « La Sagesse rynérienne », a écrit ces quelques lignes qui sont pleines de bon sens :

« ...Les révolutionnaires, et même certains anarchistes, plus ou moins individualistes, lui ont reproché son mépris, son dédain de la violence, je ne dis pas sa haine de la violence, car on ne peut prononcer ce mot à propos de Han Ryner. Ils lui reprochent de ne pas voir dans la violence une panacée. Pour eux, la violence résout tous les problèmes. C'est le dernier mot du progrès. Hors de la violence, point de salut. Han Ryner ne se laisse pas aveugler par ce sophisme. Il se contente de tenir tête aux apôtres de la violence « avec un sourire amical. » Han Ryner est pour eux un tendre, un rêveur, un dilettante. »

Dans une controverse qui se déroula entre Han Ryner et André Colomer et dont le thème était « Pour ou contre la violence », Han Ryner exprimait à peu-près cette pensée : « La violence ne peut être anarchiste et rénover la société, car si le mensonge ne peut détruire le mensonge, la violence ne peut combattre la violence... »

« En supposant même que la violence du peuple triomphe de l'autre, en supposant que vous soyez vainqueurs contre les gouvernements par la force, vous deviendrez plus bas que les vaincus; vous n'auriez rien fait d'autre que de remplacer une violence organisée par une violence organisée, et vous ne récolteriez que des ruines. Exemple : la guerre et la révolution russe. Vous ne seriez d'un jour, que des vainqueurs provisoires.

« Si nous voulons sincèrement lutter contre la violence il ne faut pas nous en servir. Ce qui perpétue l'autorité gouvernementale, ce n'est pas seulement la violence des maîtres du pouvoir, mais aussi la violence de l'opposition, car si dans un combat l'un des lutteurs se retire l'autre tombe. »

Tels sont les « arguments de Han Ryner contre la violence. Pour lui, le seul moyen de sauver l'humanité est la non-coopération aux actes de violence, en se refusant de participer à cette action qui peut donner à l'Etat une puissance ou une autorité.

Il donne quelques exemples : refuser de payer les impôts, refuser de souscrire aux emprunts indispensables à la vie de l'Etat, ne pas user de certains produits monopolisés par l'Etat, et se refuser avant tout à la fabrication des armes, des munitions et des gaz et, ajoutait-il, si une grande quantité d'humains se refusaient à la guerre, les autres ne la feraient pas sans quelque inquiétude.

Essayer de répondre à Han Ryner, c'est ouvrir une longue polémique qui soulèverait les nombreux problèmes qui s'enchevêtrent et forment un tout : l'autorité, la liberté, la morale, la dictature.

Au risque de ne pas donner toute l'ampleur désirable à ce que nous voudrions exprimer, puisqu'il est nécessaire de se cantonner autant que possible sur le terrain de la violence à l'exclusion de tout autre, nous recherchons les rapports que cette violence peut avoir, je ne dis pas qu'elle doit avoir, avec l'anarchie. Anarchie, le mot l'indique, étymologiquement ce terme a pour racine le mot grec *arché* qui exprime l'idée de commandement; le privatif *an* ou *a*, placé devant *arché*, exprime l'idée de suppression, l'idée d'absence. *An-arché* en grec, an-archie ou anarchie en français, exprime donc bien l'idée d'absence de commandement, donc absence d'autorité.

Les anarchistes combattent donc la discipline arbitraire, égoïste et autoritaire. Ils ne veulent point de l'autorité de l'homme sur l'homme, ni d'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire que si vous voulez formuler le tout sous une pensée plus frappante et de circonstance, anarchie veut dire non-violence.

C'est ainsi qu'Enrico Malatesta écrivait : « C'est seulement par l'harmonie des intérêts, par la coopération volontaire, par l'amour, le respect, la réciproque tolérance, et seulement par la persuasion, l'exemple, la contagion, et l'avantage mutuel de la bienveillance que peut et doit triompher l'anarchie, c'est-à-dire une société de frères librement solidaires, qui assurent à tous la plus grande liberté, le plus grand développement, le plus grand bien-être possibles. »

De la coupe aux lèvres il y a un abîme, dit un proverbe. Appliqué à ce qui nous intéresse, il semble d'une vérité criante.

Comme le disait jadis Han Ryner, en répondant à une enquête :

« Il y a cercle : l'individu est un produit du milieu; le milieu est un produit de l'individu... tous les problèmes humains présentent peut-être, avant qu'on ait commencé à les résoudre, le même caractère fermé et le même mensonge de fatalité. »

Il y a le déterminisme social présent. L'énergie humaine a deux plans d'activité dont l'importance s'affirme autant l'une que l'autre; moral ou spirituel, exercice de la pensée; matériel, lutte âpre et féroce pour laquelle l'usage de la force s'est parfois révélé nécessaire pour défendre un droit à la vie.

L'erreur des uns et des autres semble résider, à mon humble avis, dans l'absolutisme qu'il y a d'adopter l'une ou l'autre méthode et d'exclure celle que chacun juge entraver la réalisation de ses buts. On crée ainsi un dualisme préjudiciable aux deux plans d'activité de l'énergie humain. Pour moi, ils sont inséparables et doivent être menés de front avec plus ou moins de préférence suivant les tempéraments ou ce que peuvent dicter la raison et le cœur. On ne peut le nier, la lutte actuelle ne laisse guère la liberté du choix, car l'oppression capitaliste qui étouffe les travailleurs place dans des situations contradictoires ceux d'entre nous qui luttent pour leur libération, avec les buts de nos philosophies libertaires.

S'il nous est arrivé de pratiquer, et si certains encore le pratiquent, l'usage des moyens violents, il ne faudrait point conclure par là que le caractère spécifique de l'anar-

chie soit précisément la violence. Certains de nos adversaires, malintentionnés peut-être, ont pu le croire, en remarquant les actes de violence posés par certains anarchistes. Que répondre pour justifier cette contradiction ? Deux êtres ne peuvent vivre en paix que si leurs intentions à tous deux sont telles. Lorsque l'un d'eux veut par la force obliger l'autre à le servir ou à produire pour lui, si l'autre entend garder sa dignité et se refuse à l'esclavage, il peut être forcé certain jour, à contre-cœur, et sans qu'il en fasse un principe même de défense, à résister malgré tout l'amour pour la paix et la bonne entente qu'il cultive, à résister, dis-je, à la force, par des moyens adéquats qui peuvent prendre un caractère de violence.

Toute l'histoire, hélas ! n'est qu'une longue suite de luttes cruelles et tyranniques, d'oppression féroce, d'injustices criardes entre-mêlées de révoltes, de rébellions, d'émeutes et de guerres civiles.

Une loi animale semble présider à l'instinct de conservation de part et d'autre dans ces groupes sociaux qui s'entre-dévorent et que seule l'éducation jusqu'ici a pu tempérer quelque peu, apportant ainsi à la férocité de ces luttes un peu d'humanité.

Mais laissons les hypocrites disserter sur leur illogisme, laissons-les glorifier l'adoption de la force pour le triomphe de leur propre liberté ou de leur propre intérêt. Laissons-les vanter les vertus de l'autorité en faveur de leur propre classe et l'usage de la violence pour la défense de leur propre pays. Laissons-les condamner cette force ou cette violence quand celles-ci se retournent contre eux, pour la défense d'une liberté ou des intérêts d'une autre classe ou du pays voisin. Nous n'ignorons point le jugement qu'ils porteront sur les anarchistes et les révolutionnaires, quand

ils se dresseront pour réclamer la liberté intégrale, la justice égale pour tous les êtres humains; ces gens-là font trop bon marché constamment des exceptions, quand il s'agit d'eux.

Han Ryner, lui, s'est toujours plu à envisager la violence sous un angle spécial et on ne peut que lui donner raison, d'une pensée pleine de sagesse qui exprime une vérité profonde. Sa philosophie sereine plane au-dessus des réalités brutales de la vie, et au delà des contingences sociales; c'est pourquoi Chazoff rappelait, en donnant un compte rendu de cette conférence-controverse Han Ryner-Colomer, quelques mots de Libertad qui avait surnommé Han Ryner l'abbé Han Ryner. C'était un bien étrange abbé ce philosophe, avouons-le; il ne devait point porter en son cœur ce monde qu'il s'est amusé à nous dépeindre avec tant d'ironie dans « La Soutane et le Veston ».

En maintes circonstances, il ne manqua pas de flageller leur mufferie, voire leur hypocrisie. Irai-je à mon tour admettre en bloc que la résistance au mal par la non-violence, c'est la porte grande ouverte à toutes les audaces gouvernementales; c'est, comme ont exprimé certains penseurs, la violence oppressive de tous les puissants s'exerçant contre les faibles et les déshérités offrant leur poitrine découverte aux valeurs de la richesse... Mais revenons, pour préciser un peu mieux, à ce qu'à dit Han Ryner :

« Si les méthodes de violence ne parviennent pas à être arrêtées, soit par la violence, soit par la non-violence, nous marchons, semble-t-il, non pas comme on l'a prédit si souvent... vers la destruction de la guerre, par l'horreur même de la guerre, mais vers le suicide de l'humanité. »

Les inventions succèdent aux inventions, toutes plus

meurtrières les unes que les autres, sans que la science de l'homme parvienne à en régler le destin.

Violence défensive et violence offensive.

« La violence, disait Han Ryner lors de cette conférence-controverse, peut avoir un effet efficace quand il s'agit de lutter contre une violence déterminée. Elle peut empêcher une violence déterminée et, dans ce cas-là, on dit qu'il y a légitime défense. Si notre vie est en danger et que nous ne puissions nous sauver qu'en tuant l'assassin, il y a légitime défense, nous sommes en droit de tuer l'assassin, et le moyen a son efficacité. Mais prenons bien garde de ne point trop étendre le principe de légitime défense... J'admets la légitime défense chez celui qui est attaqué; lorsqu'il s'agit d'une violence précise, déterminée, une violence contraire peut quelquefois l'annihiler. »

Si la parole de Han Ryner est rapportée en toute objectivité, on est bien forcé de reconnaître que Han Ryner concède qu'il puisse se présenter le cas de légitime défense, mais, il s'empresse d'ajouter : prenons bien garde de ne point trop étendre le principe de légitime défense.

Dans un échange de lettres que j'avais avec Han Ryner au sujet de la violence et dans lesquelles je faisais remarquer la différence qu'il pouvait y avoir entre la violence défensive et la violence offensive, Han Ryner me répondit :

« Bien sûr, Ami, je distingue entre la violence défensive et la violence offensive. La violence défensive peut quelquefois paralyser une violence offensive. Mais ne la considérez-vous pas comme une défaite ? Elle vous force à descendre

sur le terrain de l'adversaire, à adopter ses méthodes et ses moyens. Utile quelquefois contre telle violence déterminée, elle ne saurait détruire le principe même de la violence et diminuer la violence en général. Et où commence la violence offensive, contre quoi vous jugez bonne la violence défensive ? A l'injustice ? Or, j'ai souvent le sentiment qu'on est injuste à mon égard alors que le voisin a peut-être l'impression que c'est moi qui suis injuste. Les deux plaideurs ou les deux hommes engagés dans une rixe sont souvent de bonne foi l'un et l'autre. La justice est une guerrière. »

Elargissons quelque peu le sens du mot « violence » pour lui donner un caractère général qui répond à cette question, à savoir, si dans la société présente, elle est nécessaire à l'individu, pour mener le combat pour sa libération.

Qu'on le veuille ou non, avec toutes les preuves qu'on peut concéder et pour ma part c'est l'effort individuel auquel je m'efforce de m'attacher le plus, on est forcé de reconnaître que la violence est parfois nécessaire pour annihiler une autre violence qui ne me pardonnerait pas mon inertie, entraîné que l'on est dans l'engrenage d'une société qui s'efforce de broyer de plus en plus l'individu et de laquelle quiconque a pris conscience lutte sans cesse pour s'en échapper, sans jamais espérer pouvoir s'en rendre entièrement libre.

C'est pour justifier cette façon de voir, autant que pour expliquer les raisons qui peuvent parfois la faire accepter que Colomer répondant à Han Ryner, lors de la conférence-controverse à laquelle nous avons fait allusion d'autre part, exprimait avec sa véhémence coutumière ce qui suit :

« La violence anarchiste, c'est la violence qui s'oppose à la force publique. La violence anarchiste ne se justifie pas par le droit; elle ne crée pas de loi; elle n'arrête pas la révolution. La violence anarchiste la fait marcher sans cesse. Elle est l'acte de l'individu affirmant sa volonté de vivre dans le bien-être, dans la liberté. Cette violence anarchiste, c'est la décision de l'individu de réaliser l'harmonie de ses actes et de sa pensée; c'est le seul moteur de l'évolution humaine; elle est le levier qui soulève les masses pour les faire monter vers la lumière et la liberté, elle est le seul moteur possible de toute révolution. Sans violence, sans violence anarchiste, l'individu est condamné à subir toutes les violences de l'autorité sociale; sans violence anarchiste l'humanité serait stagnante dans les marais de l'ignorance et de la brutalité. La violence anarchiste, c'est la violence qui brise le droit de violence. Elle jette à terre les tables de la loi de violence. La violence anarchiste, c'est le Christ dont se revendique Han Ryner, entrant dans le Temple et prenant le fouet pour en chasser les marchands. Violence anarchiste, c'est-à-dire, violence au service de chacun, rendant impossible la violence d'un seul ou de quelques-uns sur tous les hommes. »

Voilà donc une justification de la violence et, pour mieux préciser, de la violence anarchiste.

Il serait intéressant de relire Stirner et Bakounine. Tous deux n'admettent l'usage de la violence que pour le moment de la transition et Kropotkine lui-même la considère aussi comme pouvant servir à la préparation de cette transition.

Dans ses « Théories anarchistes » André Lorulot a exposé ce qu'entendent les anarchistes et plus particulièrement les individualistes anarchistes, de la violence :

« A la lueur des bombes, les idées anarchistes, peu connues jusqu'alors, apparurent sous un aspect tragique. »

Il ne faut pas s'étonner que l'ensemble des populations virent dans ces propagandistes par le fait des fous dangereux et, la presse aidant, ils apparaissaient aux yeux de beaucoup comme des criminels terribles, et Lorulot de poursuivre :

« ...Ce n'est pas en violentant et en frappant ces hommes que nous voulons affranchir, que ce but rénovateur sera atteint. Ils croiront davantage, au contraire, à la nécessité du despotisme, approuveront toutes les entreprises liberticides dirigées par les meneurs d'hommes contre les indisciplinés.

« Il est impossible de blâmer et de juger qui que ce soit, car la lutte est souvent une nécessité douloureuse. Qu'elle soit cela, puisque l'heure n'est pas encore venue où les choses vont se modifier, frappez, n'en faites pas un système ni un principe. Frappez, quand c'est utile et quand vous ne pouvez pas l'éviter; partisans de la vie et de la rénovation humaine, regrettons toujours d'en venir à cette nécessité et n'oublions pas que la haine injustifiée ne peut que contrarier l'œuvre des pionniers de l'harmonie sociale. »

Le problème de la violence ne me paraît pas près d'être résolu. Nos sociétés traînent derrière elles une telle somme de préjugés et de renoncements, qu'il est quelque peu difficile de faire abstraction dans toute son ampleur de la violence.

Depuis le primitif qui en faisait usage dans la lutte sauvage et chaotique pour son existence, depuis le début de l'exploitation par certains hommes d'une idée qu'ils monopolisaient pour asservir leurs correligionnaires, de l'antiquité au moyen-âge au service de l'idée de Dieu, du droit

divin; puis utilisée pour le maintien au pouvoir des empereurs et des rois; captée ensuite en faveur des farceurs qui exploitent les idées de patrie, de civilisation, jusqu'à l'exploitation éhontée que l'on en fit pour subjuguer le prolétariat au nom de cette dictature sur le prolétariat, la violence n'a cessé d'être au service de ceux qui développaient une action anti-émancipatrice.

De cette violence au service d'une cause néfaste, et anti sociale, nous n'en voulons point, mais en sera-t-il de même de celle qui apparaît nécessaire aux travailleurs pour leur libération matérielle, de la violence « anarchiste » qui veille à ce que la violence des producteurs ne soit point transformée par certains profiteurs en dictature, en pouvoir prolétarien? Cette violence — il ne faut pas la confondre avec la force publique, police ou armée... — comment se refuser à ne point la voir, alors qu'elle est là, crevant nos yeux.

Comme l'écrivait André Lorulot : « Prétend-elle solutionner la question sociale par son exclusive intervention? Quelques-uns de nos camarades ont pu le croire, mais l'expérience s'est trop chargée de les détromper.

« La violence anarchiste ne peut, logiquement, prétendre qu'à un résultat : faire réfléchir, frapper l'esprit docile de la masse et montrer aux endormis la voie de l'effort rénovateur.

« Le geste de la violence peut-il avoir une valeur, peut-il constituer une démonstration éducative? Je le crois, mais seulement dans certaines conditions.

« ...L'acte anarchiste doit signifier quelque chose, il ne doit jamais être impulsé par le furibond désir de frapper à tort et à travers.

« ...Nous ne voulons imposer nos idées à personne... La vérité anarchiste ne doit s'implanter dans les cerveaux que par le libre examen... »

Cette violence anarchiste n'est pas codifiée, aucune condamnation juridique n'est faite en son nom, aucun agent, aucun commissaire même du peuple n'est chargé de l'exercer. Nullement imposée au respect, ni à l'école, ni ailleurs, elle n'est point défendue par un appareil judiciaire et administratif.

L'anarchiste individualiste B. Tucker a écrit à ce sujet : « Les individualistes anarchistes sont partisans de la légitime défense et ils ne font pas de la résistance passive un dogme intangible. On ne saurait pour eux prescrire l'usage de la violence sans discernement comme panacée ou comme remède sans une absolue nécessité. Les plus pacifistes des individualistes anarchistes ont reconnu d'ailleurs que si l'effusion de sang pouvait seule garantir la liberté d'agitation, il fallait l'employer. »

La violence anarchiste, c'est un mal, reconnaissons-le, au service de l'individu qui essaie de réaliser l'harmonie de ses actes et de ses pensées.

Au service de chacun, elle brise le droit de violence des gouvernements et de certains exploiters; elle empêche l'individu d'être écrasé sous les violences de l'état social présent.

Anarchistes, nous voulons la liberté pour tous, pour nous, pour nos amis, voire nos ennemis; liberté intégrale de penser et de propager sa pensée, liberté du travail ainsi que celle d'organisation, et il s'agit de ne pas confondre, de ne pas jouer à l'équivoque; non pas la liberté de supprimer notre liberté et d'exploiter le travail d'autrui.

Contre la violence certes, mais si l'on veut nous l'appliquer certains répondront, malgré leur haine de la violence, car ils ne croient pas en ce moment qu'ils puissent éviter d'opposer une violence à la force brutale de leurs oppresseurs.

Il y a là un droit à la vie, que certains revendiquent. Ils n'ont point tort, ils ne veulent point disparaître.

Encore que je n'aie envisagé ci-dessus que l'usage de la violence pour des fins de défense individuelle, on ne peut taire l'utilisation qui en serait faite d'un point de vue collectif, c'est-à-dire l'usage de la violence révolutionnaire.

Violence révolutionnaire.

Han Ryner avait résolu le problème dans « Le Crime d'obéir » et « Le Sphinx rouge » pour un ou plusieurs individus; dans « Les Pacifiques », il avait développé la question de la violence pour tout un peuple.

S'il avait condamné la violence sur le plan individuel, il s'était prononcé avec moins de certitude pour ce qui est de la guerre sociale, de la guerre civile, encore que je n'aime point ce qualificatif « guerre » pour nommer ces luttes.

Dans son « Petit Manuel individualiste » Han Ryner, à la question « Le sage est-il révolutionnaire ? », répond :

« L'expérience prouve au sage que les révolutions n'ont jamais de résultats durables. La raison lui dit que le mensonge ne se réfute pas par le mensonge et que la violence ne se détruit pas par la violence. »

Nous avons précédemment fait allusion à ce même problème en rapportant l'entretien de S. Ribière avec son fils dans « Le Sphinx rouge ».

Dans une enquête initiée par « Le Réveil de l'Esclave » en 1923, Han Ryner précisait à nouveau sa position, et sur le thème de l'autorité, dans une enquête publiée par l'« Idée libre », il apportait une nouvelle contribution en appuyant cette pensée de Lamartine: « Ce qui est atroce n'est jamais nécessaire. »

Manuel Devaldès en 1927, dans son étude « Han Ryner et le Problème de la Violence », précisait qu'au sujet de la violence révolutionnaire Han Ryner n'avait pas la prétention de discréditer les moyens révolutionnaires violents en vue de leur opposer d'autres moyens tels celui de la douceur ou de la non-résistance au mal, car, selon Han Ryner, précise Manuel Devaldès, ces moyens de remplacement: « sont aussi dangereux, car pour n'être pas violents, ils n'en servent pas moins la violence » et Devaldès de préciser: « Les religions ont toujours émis, en effet, une prétention à la pacification du monde, mais outre qu'elles ont constitué, prises globalement, un des plus grands facteurs de discorde et de guerre, chacune d'elles considérée particulièrement n'a instauré la paix sociale, dans la mesure où elle y a réussi, que par la résignation à l'injustice — institution divine s'il y avait un Dieu, — par le sacrifice du faible à l'intérêt du fort. »

La pensée de Han Ryner, sur cette question, n'a rien qui puisse nous étonner, puisqu'il s'affirme individualiste, et cet individualiste stoïcien, pour préciser, s'il peut rejoindre par certain côté la pensée désespérante, « désillusionnante » de quelques-uns des « héros » de ce roman, n'en reste pas moins l'essentiel de sa philosophie. Son abstention n'est pas antisociale, mais asociale; cette subtilité vaut la peine d'être remarquée.

Han Ryner considère la société comme une limite; les limites ne sont en réalité pour le sage que des nécessités.

matérielles qu'il subira physiquement avec indifférence, sachant toutefois que ces limites constituent des dangers. Si le sage se défend de toute espérance, il constate que chaque époque enregistre bien peu ce problème moral. Il ne se réjouira point des progrès matériels qui lui apparaissent trop souvent « comme un poids croissant qui enfonce de plus en plus l'humanité dans la boue et dans la peine ».

L'action sociale apparaît au sage comme une tyrannie, c'est pourquoi il s'abstient d'y prendre part.

Mais n'allez point vous imaginer par là que le sage refuse le bonheur du peuple, que son égoïsme le conduit à ne point avoir de pitié pour les opprimés. Les plans sur lesquels le sage se situe sont différents de ceux sur lesquels vogue le commun des mortels. Pour lui le bonheur du peuple n'a point le sens qu'on se plaît à lui donner: « Le bonheur est intérieur et individuel; on ne peut le produire qu'en soi-même. »

Quant à l'oppression, trop d'opprimés n'aspirent qu'à devenir à leur tour oppresseurs. C'est à la destruction du respect et de la crainte de la société, comme à celle de la crainte de la mort que le sage travaille, car le sage Han Ryner « sait qu'on ne détruit ni l'injustice sociale ni l'eau de mer mais il s'efforce de sauver un opprimé de l'injustice particulière, comme il se jette à l'eau pour sauver un noyé ».

N'engendre pas.

Dans la conclusion qu'il apporte à son étude admirablement charpentée, Manuel Devaldès formule des réserves expresses et d'une pertinence incontestable lorsqu'il écrit: « Je regrette d'avoir à attrister ceux qui font de la sociologie avec leurs seuls sentiments, mais je suis obligé de le

dire; c'est une constatation qui appartient au domaine de l'expérience. »

« Tu ne tueras point » n'a de valeur que s'il est précédé de ce précepte que Devaldès n'a cessé d'affirmer et de développer dans une multitude d'écrits, de brochures et de livres : « N'engendre pas. »

« Les causes morales ne sont que la moitié des termes du problème, et non la moitié par laquelle il est bon de l'attaquer. Les causes physiques forment l'autre moitié, celle qui prime dans le déterminisme de la violence et, par suite, doit être examinée d'abord dans la recherche d'une solution. Le terrain sur lequel croît la violence guerrière, infiniment plus importante que la violence individuelle, c'est la surpopulation. »

C'est par la lecture de Malthus, de Darwin et tous ceux — néo-malthusiens — qui sont venus après, qu'on peut se faire une idée du bien-fondé de cette thèse du pacifisme scientifique que Devaldès a exposée par ailleurs dans une brochure : « La cause biologique et la Prévention de la Guerre » et dans son livre : « Croître et multiplier, c'est la Guerre ».

Manuel Devaldès, à l'époque où il écrivait cette étude : « Han Ryner et le Problème de la Violence », marquait un pessimisme moins radical que Han Ryner. Il semblait avoir trouvé « une porte de sortie à l'enfer de la violence ». Hélas ! son pessimisme relatif, qu'il faisait reposer sur le doute dans lequel il se trouvait, à savoir : jusqu'à quand « l'égoïsme humain, et plus spécialement masculin, induira les hommes à demeurer dans cet enfer plutôt que d'employer les moyens d'en sortir », était justifié. Ce *self-control*, les individus l'ont rejeté soit par manque de maturité, soit parce qu'ils ont accepté les mys-

tiques procréatrices développées par les Eglises, les partis, les gouvernements et les Etats démocratiques ou totalitaires.

Et la question reste donc entière. Lorsque nous avons découvert les causes physiques après avoir dénoncé les causes morales des guerres d'hier et de demain, nous n'avons pas résolu le problème et c'est pourquoi l'on peut ici joindre dans une même espérance le désir qui se réalise, le : « Tu ne tueras point », avec le « N'engendre pas ». Encore faut-il que l'homme, cet animal stupide, lâche et inconscient trop souvent, veuille se débarrasser de cet égoïsme grossier pour se rationaliser et accepter, comme l'exprimait Devaldès, « cette sublimation-rationalisation de l'égoïsme transformé en égo-altruïsme ».

Vaincre sans violence.

Mais tout le problème de la guerre civile reste entier et celui-ci est posé avec une acuité de plus en plus grande dans les milieux révolutionnaires et pacifistes.

A la suite des combats qui se sont livrés un peu partout depuis ces vingt dernières années où les peuples essayant les uns de maintenir ce qu'ils possédaient déjà, les autres de reprendre ce dont on les avait dépossédés, nous avons vu s'allumer un peu partout des foyers de guerres sociales, de guerres civiles, de guerres tout court.

Partout et de bonne foi, on luttait pour la liberté, pour la conquête d'améliorations sociales, pour le renversement de prérogatives arbitraires, pour la destruction de régimes totalitaires et tyranniques; et les hommes s'entre-déchiraient, s'entretuaient sans que la moindre lueur de libération voie le jour.

Sans doute, entre les moyens et le but, un divorce est né. Il ne cesse de se préciser.

L'expérience russe et l'expérience espagnole entre lesquelles s'intercale toute une série d'autres : Révolution bavaroise, Commune hongroise, soulèvement de Vienne, etc., n'ont fait que donner au problème de la violence un regain d'actualité qui nécessite un examen attentif et une étude approfondie chez ceux qui dans les milieux révolutionnaires se préoccupent du destin des hommes et des sociétés.

Ce travail avait déjà été entrepris dans cette période de l'entre-deux guerres, et les organisations du B. I. A. — Bureau International Antimilitariste — et de la W. R. I. — War Resisters' International — s'étaient préoccupées d'apporter leur contribution à l'étude de ce problème.

Il faudrait renvoyer ceux qui s'y intéressent à ces bulletins que publiait le B. I. A., avant le déclenchement de la guerre civile espagnole, et conseiller également de se procurer ce livre capital : « Pour vaincre sans violence » que publia Barthélemy de Ligt à la même époque.

Mais, c'est au congrès de Copenhague, en juillet 1937, que Barthélemy de Ligt précisa à la lueur des expériences des dix dernières années de lutte sa position. Elle rejoignait, par plus d'un point, celle que moi-même je défendais à ce même congrès.

Si avec Barthélemy de Ligt nous renoncions à continuer à défendre les méthodes de lutte développées jusqu'ici par les mouvements révolutionnaires, il ne faudrait pas s'imaginer que nous avons cessé de marquer une solidarité pratique et positive avec les mouvements révolutionnaires.

C'étaient des questions de méthode qui nous séparaient, la façon de lutter qui divergeait. Trop longtemps, on s'est plu à suivre le sentier battu des mots d'ordre qui appa-

raissent périmés. Le romantisme révolutionnaire d'une lutte armée nous semble désormais puéril en face des techniques modernes.

C'est à l'homme que nous voulons faire appel en ces heures décisives pour sa libération. C'est sur un plan le plus humain possible que nous voulons axer notre lutte, car une révolution, c'est avant tout la construction d'un monde meilleur. Il ne faut pas que cette révolution en arrive à triompher en ne laissant subsister que des cimetières.

Sans doute ces nouvelles méthodes de lutte ne sont point encore acceptées, parce que trop peu connues de ceux qui stimulent l'action des masses. C'est une bonne raison de les propager autant qu'on le peut, sans rien négliger pour combattre et substituer à l'idéologie surannée, des méthodes et des moyens nouveaux qui autoriseront de grandes espérances pour l'avènement d'un socialisme libre.

A la résistance passive des gouvernements et des Etats qui ne se mettent en guerre que lorsque les intérêts des puissants l'exigent, à la neutralité coupable, à la non-intervention hypocrite et criminelle, nous conseillons à la classe ouvrière de substituer un énergique mouvement de boycottage et de non coopération, là où les nécessités d'une lutte se présentent pour l'écroulement d'un régime tyrannique. Devant l'attitude pitoyable d'une S. D. N. aujourd'hui défunte, ou d'une O. N. U qui prend des chemins identiques, nous proposons que le monde ouvrier se substitue à toutes ces bureaucraties de vieillards, et prenne en main, en développant une action de solidarité internationale, ses propres destinées.

C'est la seule planche de salut qui nous reste si l'humanité ne veut sombrer demain dans de nouvelles catastrophes qu'annonce l'âge de la bombe atomique.

C'est à ce congrès de Copenhague que, délégué de la section belge de la W. R. I., j'exprimais, tant en mon nom personnel qu'au nom de la section, un point de vue qui était le reflet d'une résolution que nous avions mûrement réfléchi. Je n'étais que plus à l'aise pour l'exprimer, puisque objecteur de conscience, me refusant à toute participation à n'importe quelle guerre nationale, j'admettais cependant une participation éventuelle à une lutte sociale et révolutionnaire. J'estimais que les objectifs de cette lutte justifiaient l'abandon du renoncement de participation à l'autre, c'est pourquoi je ne refusai point de participer à la révolution espagnole de 1936.

Voici l'essentiel de ce qu'était à l'époque la résolution de la section belge de la W. R. L. :

« Entreprendre une révolution (transformation brusque d'un régime) ou la défense d'un état social révolutionnaire ou pré-révolutionnaire, au moyen de la violence extrême, apparaît aujourd'hui comme affreusement absurde. Tout autant que la guerre.

« La dépendance entre les Etats, dans le mal comme dans le bien, ainsi que la monstrueuse efficacité des instruments de destruction, rendent catastrophique le recours à la violence extrême collective.

« Non seulement cette dernière supplicie le peuple qui s'y livre, mais aussi la menace de la paix des autres peuples.

« Il ne s'agit pas de condamner à jamais le recours à la violence collective extrême. Il se peut encore que ce re-

cours apporte une grande amélioration de conditions de vie sociale sans déchaîner préalablement de grands maux. Il se peut aussi qu'une guerre civile évite une guerre nationale à un peuple. Mais nous sommes dans l'impossibilité de prévoir le rétablissement de conditions politiques qui justifieraient à nos yeux le recours à la violence collective extrême.

« Nous sommes églement dans l'impossibilité de déterminer par avance la nature et l'importance des effets de la guerre civile.

« Il nous semble donc nécessaire, non point tant de la condamner que d'en montrer les risques trop gros, la folie, et de conseiller une autre méthode de lutte pour supprimer le capitalisme ou abattre le fascisme. Méthode de lutte collective pour ainsi dire basée uniquement sur la non-coopération la plus intégrale possible.

« Nous tenons à rappeler et à affirmer qu'aucune puissance d'agresssion — intérieure ou extérieure — ne pourrait résister à une défense collective bien menée qui comprendrait les trois points suivants : grève générale, refus de payer l'impôt, refus du service militaire ». (« Patrie humaine. »)

« Sans doute, les collectivités ne se montrent-elles pas capables de rejeter actuellement la violence extrême des conflits nationaux. Mais en dépit du peu de succès à recueillir dans notre propagande en faveur de la méthode de lutte collective pacifique, nous persistons à la prôner partout et toujours.

« Les idées de l'esprit humain s'avancent en dormant,; elles sont parfois si engourdies qu'elles semblent immobiles; on ne sent leur force et leur vie qu'au chemin

qu'elles ont fait; enfin le jour se lève et elles paraissent; on les reconnaît, elles sont victorieuses », a écrit J.-M. Guyau.

Ce sera la conclusion momentanée à ces problèmes du pacifisme et de la violence dans l'œuvre de Han Ryner, en particulier, et de la guerre civile et la révolution en général.

TABLE

	Pages
L'homme	9
L'œuvre	18
Prince et académicide	25
Premières rencontres et souvenirs	33
L'antidogmatisme dans l'œuvre de Han Ryner	49

PACIFISME ET VIOLENCE

« Le Crime d'obéir »	60
« Le Sphinx rouge »	64
« Les Pacifiques »	69
« La Tour des Peuples »	73
« Les Apparitions d'Ahasverus »	74
« Les Esclaves »	75
Violence ou non violence ? Anarchie	77
Violence offensive et violence défensive	83
Violence révolutionnaire	89
« N'engendre pas »	91
« Pour vaincre sans violence »	93

tinés à donner au « mouvement aristocrate » le plus d'ampleur possible, en propageant ses publications, lui procurant des abonnés et mettant en pratique ses directives : manifestations artistiques diverses, visites de musées, organisation d'expositions, de conférences et de promenades, représentations dramatiques, fêtes populaires d'un caractère élevé, coutumes régionales, protection des sites et des monuments, urbanisme, soutien matériel et moral apporté aux travailleurs manuels et intellectuels, entraide, solidarité, réciprocité, compréhension, tolérance, camaraderie sincère et durable. *A la Vérité par la Beauté*, telle doit être la devise des animateurs du mouvement aristocrate. Que l'on soutienne notre effort, et nous n'aurons pas milité en vain pour le triomphe de l'Esprit.

Il ne nous est malheureusement pas possible pour l'instant de publier plus de quatre volumes par an, étant donné la pénurie du papier et les frais exorbitants de l'impression. Dès que les circonstances le permettront, nous reprendrons nos publications mensuelles. Le prix de l'abonnement aux quatre volumes est fixé à deux cents francs par an (plus cinquante francs pour les frais d'envoi) pour la France, et pour l'étranger à trois cent cinquante. Nos tirages étant limités, nos amis ont tout intérêt à s'abonner dès maintenant (les abonnements partent du 1^{er} janvier). Que nos anciens abonnés, qui n'ont pas reçu nos volumes depuis le début des hostilités, se rassurent, nous leur expédierons les numéros qui leur manquent (joindre un timbre à toute lettre nécessitant une réponse).

Adresser les fonds par mandat-carte à inscrire à un compte courant postal à Gérard de Lacaze-Duthiers, 113, rue Monge, Paris 5^e (Compte courant postal : 1440-18, Paris).